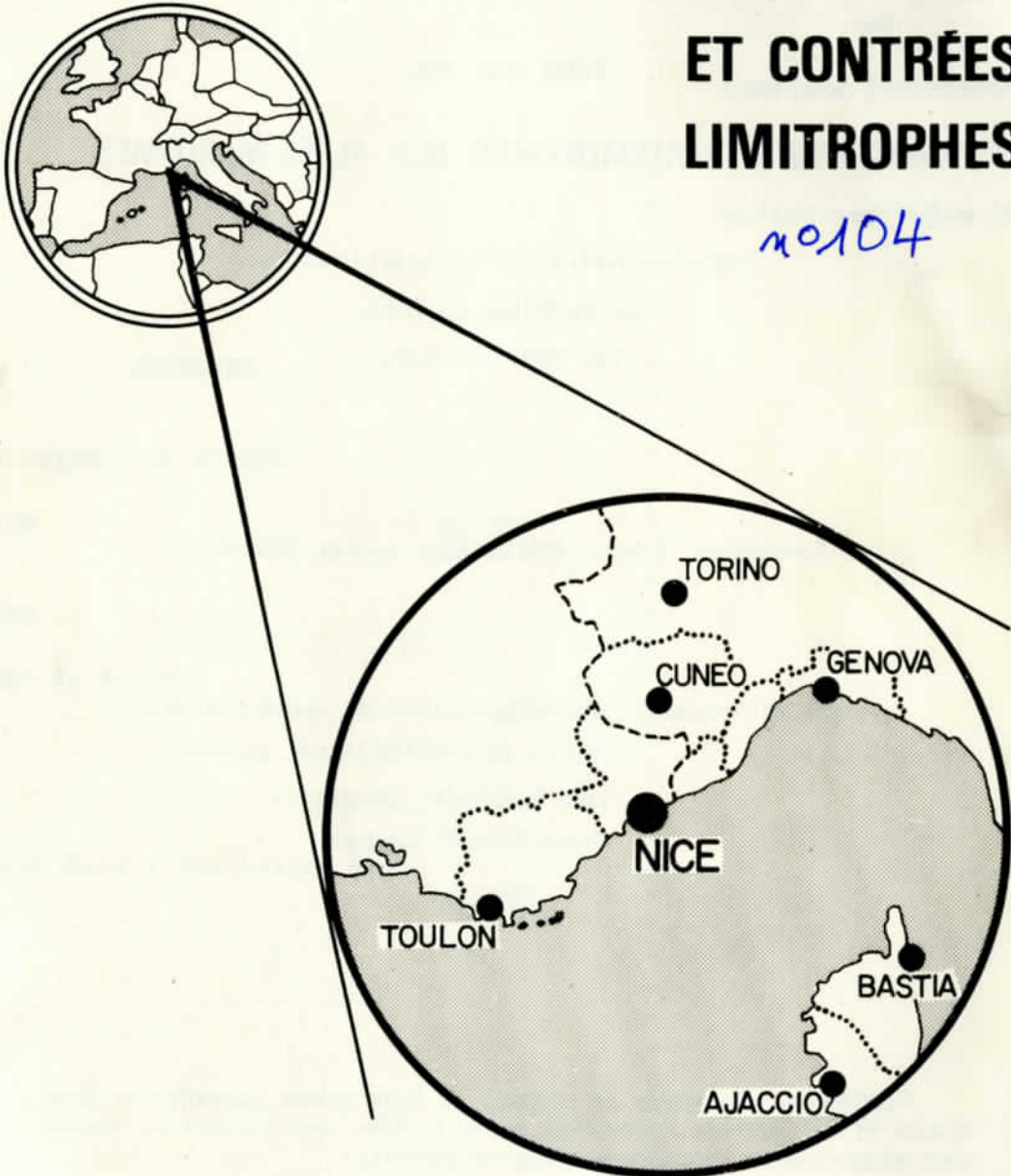


# RECHERCHES RÉGIONALES

## CÔTE D'AZUR ET CONTRÉES LIMITROPHES

*no 104*



# RECHERCHES RÉGIONALES

## COTE d'AZUR et CONTRÉES LIMITROPHES

---

BULLETIN TRIMESTRIEL

édité par les

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES ALPES-MARITIMES

Centre administratif départemental

06036 NICE CEDEX

Tél. (93) 72.20.81

*Fondateurs* : Etienne DALMASSO, Andrée DEVUN †

*Comité de Direction* : Marie-Louise CARLIN, histoire du droit

Rosine CLEYET-MICHAUD, archives

Loïc ROGNANT, géographie

Ralph SCHOR, histoire

*Recherches régionales se propose de faire mieux connaître la Côte d'Azur et les contrées limitrophes, telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.*

*La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.*

*En assurant la publication de ce périodique, les Archives des Alpes-Maritimes restent fidèles à leur mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.*

**RECHERCHES  
REGIONALES**

---

**Alpes-Maritimes**

**et**

**Contrées limitrophes**

**SOMMAIRE**

**29<sup>e</sup> année**

**1988 – N°3**

**Juillet - septembre**

**104**

Henri CHRETIEN par un groupe de parents et d'amis	p. 2
Quelques camps du Sud-Est (1939-1940) par André FONTAINE	p. 23
La Méditerranée dans l'imaginaire de notre temps par jean ONIMUS	p. 51

**HENRI CHRETIEN**

**PAR UN GROUPE DE PARENTS  
ET D'AMIS**



Henri CHRETIEN, astronome à Nice

C'est par un souvenir d'enfance de ma fille cadette Nicole que nous allons ouvrir ce récit : "Le souvenir que j'ai du Professeur est un souvenir d'enfance. Nous venions de quitter Lyon pour nous installer dans son ancien laboratoire au 16 rue Pigache à Saint-Cloud. Lors d'une invitation à une réunion familiale, il nous recevait dans le vestibule d'entrée de sa maison de Saint-Cloud (rue Preschez). Il n'était pas grand, aussi je voyais distinctement son visage et l'affleurement de sa barbe me recouvrait le visage et me chatouillait. J'avais envie de rire. Il était gai, heureux, ainsi que Madeleine, sa femme, toute souriante, et Yvonne, sa fille, bras ouverts. C'est donc le souvenir que j'ai de lui : un baiser".

Après la guerre de 1914-1918, mes parents, parisiens, sont venus s'installer à Saint-Cloud, comme Henri Chrétien et sa famille. La proximité des noms dans l'annuaire téléphonique fit qu'ils se retrouvèrent. Ils étaient cousins germains, issus d'un ancêtre commun de la région de Toulouse. C'est peut-être cette origine commune qui leur avait donné, pour Henri Chrétien le goût de la musique, et pour mon père le goût de l'opéra.

Jacques Lescuyer

N'étant pas une scientifique, je n'évoquerai pas mes souvenirs du professeur Chrétien sous un aspect que d'autres, plus qualifiés que moi, pourront présenter. J'évoquerai seulement quelques anecdotes, quelques traits de son caractère.

Je l'appelais tout simplement "Oncle Henri", tant les Chrétien que j'ai connus dès ma plus tendre enfance étaient pour moi une seconde famille : Yvonne, leur fille, une soeur aînée, et sa mère, pleine de charme, d'intelligence, de culture (elle était licenciée es-sciences naturelles, ce qui pour sa génération était exceptionnel), "Tante Madeleine".

Nous nous sommes connus à l'Observatoire de Nice où mon père, Ph. Lagrula, était astronome. Henri Chrétien et lui ont assisté ensemble à maints congrès scientifiques, aussi bien lorsqu'ils étaient collègues, que lorsque leur situation les eut éloignés l'un de l'autre.

Une amitié solide n'a jamais cessé de nous réunir pour de longs séjours. Jeune fille, j'ai passé souvent des vacances avec eux, soit à Saint-Cloud, soit dans leur maison de campagne à Yport. Jeune mariée, j'ai habité dans le dernier étage de la villa siège de la S.T.O.P. où ont été exécutés tous les travaux et essais sur le fameux "hypergonar", base du cinémascope, et où mon frère, qui avait suivi les cours d'Henri Chrétien à l'Institut d'Optique en sortant de l'X, a commencé sa carrière scientifique.

Reine Fleureau

Le souvenir du ménage Chrétien est lié à ceux de ma première jeunesse. Leur fille Yvonne fut toujours ma meilleure amie. Je me rendais chez eux au mois de juin lorsque mes parents, concertistes, partaient à Vichy pour la saison des grands concerts. Cela remonte aux années 1922-1923. Ce n'est pas d'hier...

Andrée Vernusson

## **EVEIL D'UNE VOCATION**

### **ENFANCE ET ETUDES**

Témoignage de Jacques Chrétien

Nous n'avons plus de témoins de cette époque, nous n'avons pu que recopier des notices biographiques.

Henri Chrétien est né à Paris le 1er février 1879. Après ses études primaires, son père, artisan, le fit entrer à l'Imprimerie Chaix, et il tira entre autres, le Journal des Mathématiques élémentaires. Sa curiosité s'exerça à essayer de comprendre les formules mathématiques qui sortaient des presses de l'Imprimerie.

Six ans plus tard, il passa de la typographie à la topographie, puis il put parachever des études classiques régulières à l'Université de Paris ainsi qu'à l'Ecole supérieure d'Electricité.

### **L'ASTROMOME**

Témoignage de Jacques Chrétien

Il commença sa carrière véritable dans l'astronomie d'abord à l'Observatoire de Meudon. Dès 1900, il débutait sous la direction de Calendrau, par des travaux sur les météores. De 1902 à 1906, il a été attaché aux Laboratoires de la Baume Pluvinel de Deslandres et d'Ernest Solvay, effectuant principalement des travaux d'optique physiologique, d'analyse spectrale, en particulier sur le spectre des comètes.

Puis il exerça à Nice en 1906 les fonctions de chef du service d'Astrophysique. Il visita les principaux observatoires du monde qui s'occupaient alors d'astrophysique : observatoires de Paulkovo (Russie), de Cambridge (Angleterre), de Potsdam (Allemagne), de Mont Wilson (Californie, USA).

L'astrophysique est l'étude des astres par les méthodes de la physique, par opposition à l'astronomie de position. L'astrophysique utilise l'analyse spectrale (étude de la composition chimique d'un corps d'après la nature de la lumière qu'il émet). C'est aussi par l'analyse spectrale des étoiles qu'on connaît leur température, leur état électromagnétique, etc.

#### *La Nébuleuse du Cygne*

Alors qu'il séjournait à l'Observatoire du Mont Wilson, il a aidé le professeur Ritchey au grand (le plus grand alors) télescope de cet observatoire, précise sa fille Yvonne dans une lettre à ma fille Nicole.

*" Il a Photographié pendant des nuits et des nuits toute la magnifique série de nébuleuses, photos qui sont restées encore célèbres jusqu'à maintenant. C'est un soir (ou un jour) qu'il révélait la plaque photographique de la nébuleuse du Cygne qu'il eut la vision de la Fenne tendant ses bras vers la lumière de l'Etoile. "Non lisi cealesti radio\*. 'Rien que la lumière du ciel".*

*Il en fit part à Ritchey oui dédaigna sa remarque venant d'un jeune Français pas sérieux. Ton Cousin avait alors à peine 30 ans. Revenu en France, il la montra d un collègue*

*de la Société astronomique de France, astronome amateur et peintre, qui lui fit l'exemplaire 2 : " la Femme, à la gouache".*

Organisateur informaticien au Crédit Agricole, j'ai utilisé les deux photos dans un but éducatif. Mes jeunes collègues déploraient souvent l'indécision de leurs "clients" (les services demandeurs d'informatique), qui ne savaient pas très bien ce qu'ils voulaient : c'était nébuleux.

*"Notre métier c'est de faire cristalliser les nébuleuses et regardez cornent s'y prennent les astronomes "*

Et je faisais passer les deux photos : la Nébuleuse et la Nébuleuse cristallisée en Femme.

Qu'un astronome, à l'esprit aussi rationnel, puisse voir un corps de femme dans une nébuleuse, montre qu'il avait su rester humain et même un peu gaulois. Cette photo double a toujours tenu une grande place dans son salon.

## **LA GUERRE DE 1914-1918**

Témoignage de Renée Fleureau

Il se plaisait aussi à raconter comment s'était terminée la mission scientifique qu'il accomplit avec mon père en août 1914.

Ils furent reçus à Odessa par les plus hautes sommités russes, et en particulier par le prince Galitzine. Celui-ci leur fit visiter sa cave, célèbre dans toute la Russie, et leur fit don de quelques bouteilles que nous bûmes ensemble des années plus tard (hélas leurs tribulations leur avaient fait perdre pas mal de leur bouquet).

Surpris par la déclaration de guerre, les scientifiques français n'eurent qu'une idée : rentrer immédiatement dans leur pays. Mais le prince Galitzine leur déclara : "Restez donc en Russie, nos deux pays sont alliés, vous serez intégrés dans l'Armée russe avec le grade de colonel". "Mais, Prince, répondirent-ils, nous n'avons jamais porté l'uniforme". "Qu'à cela ne tienne, vous serez interprètes". "Hais nous ne savons pas un mot de russe!" "Aucune importance, vous serez interprètes... pour le Français"

Néanmoins, ils prirent la sage résolution de prendre le dernier bateau qui put franchir sans encombres les Dardanelles, avant d'être versés, tout au moins dans l'immédiat, comme deuxième classe, dans l'armée française. Grandeur et servitude militaires !

Je dois quand même ajouter qu'ils furent ensuite affectés avec le grade de sous-lieutenant au service technique de l'Aéronautique militaire. Avant d'être aspiré par le service, Henri Chrétien avait été affecté comme 2e classe auxiliaire, gardien d'un passage à niveau de Clamart.

Pendant la guerre de 1914-1918, dans le cadre de ses fonctions à la Section technique de l'Aéronautique militaire, il réalisa de nombreuses inventions concernant l'aviation. On peut citer :

- une lunette pour Guynemer pour mieux viser de son avion



- un périscope pour chars d'assaut, pour voir l'ennemi, sans risquer de recevoir une balle dans la fente, donc dans l'œil.

Vers la fin de la guerre, il fut délégué comme adjoint technique au général Collardet, attaché militaire à Washington.

Dès 1921, le ministère de la Guerre reconnaissait les services rendus par le professeur Chrétien pendant la guerre de 1914-1918 et lui décernait, à titre militaire, la croix de la Légion d'honneur.

## **L'INSTITUT D'OPTIQUE**

Témoignage de Jacques Chrétien

Après la guerre de 1914-1918, il fonda avec A. Jobin l'Institut d'Optique de Paris, devenu par la suite Ecole supérieure d'Optique de Paris, et fut chargé dans cet établissement d'enseigner le calcul des combinaisons optiques. Son enseignement a fait l'objet de la publication d'un Traité fondamental.

On trouve là son goût d'aider les autres, de leur communiquer sa science. Il avait trouvé la joie d'enseigner verbalement ou par écrit.

On peut dire qu'il a été le père de l'industrie optique française

## **L'UNIVERSITAIRE**

Témoignage de Jacques Chrétien

Il ne s'agit pas ici de l'époque où il était étudiant, mais de l'époque où il était devenu professeur et chercheur.

J'ai un souvenir des promenades dans le parc de Saint-Cloud le dimanche matin avec Henri Chrétien et Georges Chrétien (mon père).

Ils m'emmenèrent un jour jusqu'au fond du parc, presque à Sèvres, sans m'expliquer le but de cette promenade lointaine et nous arrivâmes devant le portail d'un bâtiment assez important.

Là, Henri Chrétien me dit : "Si mon ami X, le conservateur du pavillon de Breteuil est là, tu vas découvrir le mètre, le kilogramme et le litre".

Nous entrâmes dans la maison, puis conduits par son ami, dans une salle voûtée, éclairée par un soupirail.

Le mètre de platine était là, exposé comme ces objets trouvés dans des sarcophages sont exposés au musée du Louvre.

Il me fit, avec mes deux mains ouvertes face à face, prendre la dimension du mètre. "Vous allez lui donner le sens de la mesure" dit mon père. "La mesure, c'est toute la physique" répondit Henri. De fait, plus tard, j'appris qu'une des questions favorites d'Henri Chrétien

quand il était examinateur en physique était : "Monsieur, qu'est-ce qu'un mètre ?". L'élève récitait la litanie du pavillon de Breteuil. Hais il disait : "Avec vos deux mains, montrez-moi ce que c'est qu'un mètre". Il sortait alors un "centimètre de couturière" enroulé sur lui-même et mesurait l'écart entre les deux mains du candidat. "Monsieur, votre mètre ne fait que 60 centimètres", disait-il, et il posait à l'élève une autre question.

Je ne me souviens plus du kilogramme ni du litre, mais j'avais été très marqué par cette visite. J'avais l'impression d'être entré dans le Saint des Saints, dans un endroit réservé aux seuls initiés.

Rentrant vers Saint-Cloud, Henri dit à mon père : "Depuis qu'on a calculé la 1/40.000.000 partie du méridien terrestre avec de meilleurs instruments que ceux utilisés au temps de la Révolution, on s'est aperçu que les calculs étaient faux, mais on n'a rien changé au mètre étalon". "Heureusement, dit mon père, car ce fut une réussite de la normalisation par l'arbitraire". Imaginez qu'on ait essayé, dans une commission, de normaliser toutes les mesures du Moyen-âge, la toise, la verste, les pieds, etc., on y serait encore. Alors qu'on a dit : "le mètre, c'est cette règle de platine" et tout le monde a dit amen, car c'était commode la numération décimale.

C'est si commode que les peuples anglo-saxons y sont venus récemment pour les mesures utilisées dans l'industrie, après avoir perdu des millions pour ne pas l'avoir fait plus tôt.

Comme nous venons de l'apprendre, Henri Chrétien était examinateur au baccalauréat. Il fut même ensuite président de jury et il fut le président de mon jury en Xath-Elem. J'étais tout interloqué de le voir traverser les salles d'examen. Cela me valut de connaître mes résultats un peu avant les autres et de rentrer à Saint-Cloud dans sa voiture.

Il me raconta qu'il demandait aux examinateurs de son jury de ne jamais mettre zéro, note éliminatoire, à un élève, car Henri Poincaré avait eu zéro en mathématiques au baccalauréat de juillet. Il était allé vérifier le fait dans les archives de la faculté de Nancy et il disait à ses examinateurs : "L'Université s'est couverte de ridicule une fois, il ne faut pas prendre le risque de recommencer". "Heureusement, ajoutait-il, à un examen ultérieur, un examinateur lui a mis 20, en regrettant qu'il n'y ait pas une note supérieure pour le Génie".

Il m'a aussi conté une expérience de correction de 100 copies par deux jurys différents. Les deux jurys avaient reçu chacun 50 élèves, mais il n'y en avait que 15 qui étaient communs aux deux jurys. Alors, Henri Chrétien disait : "Si on avait lancé deux fois le paquet de copies contre le mur, puis en les ramassant dans l'ordre, par les lois de probabilités, on en aurait trouvé 25 de communs. C'eut été meilleur !".

## **L'INVENTEUR**

### **PREMIERES INVENTIONS**

Témoignage de Jacques Chrétien

Outre les inventions dont nous avons parlé au chapitre consacré à la guerre de 1914-1918, quand il était chercheur au Service technique de l'Aéronautique, il avait déjà réalisé plusieurs inventions :

- l'astrolabe qui sert à mesurer la position des astres et leur hauteur au-dessus de l'horizon ;

- le spectro-héliographe ;

- les télescopes aplanétiques des observatoires du Midi et de l'observatoire naval de Washington.

Ses travaux lui valurent à maintes reprises d'être lauréat de l'Institut, en particulier il obtint le prix du général Monteau spécialement réservé aux travaux relatifs à la Défense nationale, et la Légion d'honneur à titre militaire.

## **LES CATAPHOTES**

Témoignage de Jacques Chrétien

Mon premier souvenir remonte à 1925 environ, quand j'avais une dizaine d'années.

Je tenais un bâton surmonté d'une pancarte et sur cette pancarte figurait un signal indiquant un croisement. Mais les branches de l'X simulat le croisement étaient incrustées de billes de verre que l'on appela : les cataphotes.

Il faisait nuit, il crachinait.

Je devais me placer sous le Pont Noir : le pont qui permettait à la grande allée du Parc de Saint-Cloud de passer sur la route Saint-Cloud-Ville d'Avray, où avait lieu l'essai.

Mon père et Henri Chrétien dans la voiture de mon père éclairaient ce panneau, de loin, de près, faisaient demi-tour, et recommençaient, me faisaient placer avant le Pont Noir ou en dessous.

Ce n'est que plus tard que je compris que j'avais participé à une grande première : l'expérience des cataphotes.

Témoignage de Reine Fleureau

Parmi les nombreux souvenirs qui me viennent à l'esprit lorsque j'évoque ces périodes de vacances passées auprès des Chrétien, je pense à l'"exhumation" du brevet des cataphotes".

Ils habitaient la villa, modeste à l'époque, du 35 rue Preschez à Saint-Cloud (déclarée depuis maison historique), et Madeleine Chrétien aurait bien voulu l'agrandir, la moderniser. Nous l'entendîmes donc, au cours d'un dîner, interpellé son mari qui donnait quelques explications à ses invités sur ses travaux en cours :

- "Dis-moi, Henri, ne pourrais-tu réaliser quelque argent avec tous ces brevets qui dorment dans tes cartons " ?

- "Oh I répondit-il, j'ai bien celui des cataphotes, mais tu sais, je ne suis pas un homme d'affaires, il me faudrait trouver un intermédiaire sérieux".

- "Et pourquoi pas ton cousin Georges ?"

- "En effet, pourquoi pas ?".

C'est ainsi que commencèrent les négociations pour la vente de ce brevet qui dormait au fond d'un classeur, comme plus tard celui de l'hypergonar.

Ces cousins Chrétien habitaient également Saint-Cloud. On appelait Georges "le médecin des affaires" (son fils Jacques en parlera mieux que moi, mais il était à cette époque bien jeune encore). Sorte de Bernard Tapie avant l'heure, il avait le don de remettre à flot des affaires mal gérées, et était à ce titre en relations avec de nombreuses personnalités par une invention qui a prouvé à quel point elle pouvait être "juteuse", puisque ces fameux cataphotes, outre de multiples autres applications, ont été placés sur les routes du monde entier.

Nous avons donc un beau soir assisté à la démonstration de leur efficacité sur la route de Normandie appelée encore souvent à cette époque "Route de Quarante Sous". Je ne me souviens plus comment avaient été placés les cataphotes : collés aux troncs des arbres (?), ou sur les bas-côtés de la route (?), mais je vois encore les phares de la Ford familiale éclairant vivement les virages et l'enthousiasme des spectateurs.

Cette invention, géniale par sa simplicité, a sûrement sauvé de nombreuses vies humaines. Des cyclistes qui, sans cataphotes à l'arrière de leur garde-boue ou de leurs pédales se seraient fait écraser par une voiture, des motocyclistes, des conducteurs de voitures qui se seraient vus trop tard. La signalisation des obstacles -croisements, virages- a aussi évité bien des accidents, non pas ceux dus aux excès de vitesse, car les fous sont toujours des fous, mais ceux dus à un manque de visibilité.

#### L'avenir des cataphotes

Les cataphotes ont ensuite évolué vers la miniaturisation, selon les théories du père Teilhard de Chardin. Les billes furent de plus en plus petites et nombreuses, jusqu'à devenir microscopiques. Noyées dans la peinture, elles formèrent des surfaces réfléchissantes à la lumière des phares, sans qu'il soit nécessaire d'effectuer l'opération de sertissage des billes. Le coup de pinceau était devenu suffisant : c'est ce que m'expliqua un jour Henri Chrétien.

Un journaliste raconte une boutade d'Henri Chrétien :

- "C'est en réalisant des expériences sur la propagation de la lumière que j'ai été amené à réaliser les cataphotes. Puis, l'expérience terminée, j'eus l'idée de l'accrocher à ma bicyclette".

#### **L'HYPERGOWAR** (traduction littérale : l'angle exagéré)

#### Témoignage de Jacques Chrétien

Mes plus anciens souvenirs de jeunesse me montrent Henri Chrétien me faisant regarder dans une boîte binoculaire des clichés sur verres doubles. Doubles en ce sens qu'il y avait deux images qui se superposaient et donnaient la notion du relief. Il ne faisait jamais que des photos "stéréos" donc en relief. Les photos de famille montrant les personnages se détachant sur l'horizon étaient saisissantes de vérité. Mon père aussi avait rapporté de la guerre 1914-1918 des photos sur verre que l'on regardait dans un appareil stéréo. L'idée du relief était bien ancrée dans la tête d'Henri Chrétien et il chercha à l'adapter au cinéma.

Je me souviens aussi d'un jour, d'un soir plutôt, où, sur un écran placé dans le salon, il nous fit passer un film bicolore que l'on regardait avec des lunettes bicolores. C'était très mal commode et pas très beau. Il renonça à cette voie pour chercher un moyen sans contrainte imposée au spectateur.

Plus tard, au moment où les Américains vinrent le chercher à Nice, il dira : "Quand j'eus expliqué aux Américains que mon procédé permettait de garder les deux mains libres au cinéma", ils me répondirent : "c'est cela qu'il nous faut".

Il travailla alors sur une autre idée, la profondeur du champ, ou, plus exactement, la largeur du champ, puisque la vision humaine s'inscrit dans un rectangle plus large que haut. D'autres auront l'idée de multiplier les caméras de prises de vues, mais son procédé est beaucoup plus simple et moins coûteux, puisqu'il suffit d'un jeu de lentilles qu'il appelle hypergonar placé sur la caméra pour comprimer les images dans le sens de la largeur, puis d'un autre hypergonar pour restituer l'image sur l'écran de projection. Ces deux dispositifs anamorphoseurs, il a fallu, bien sûr, les calculer, ce qui ne rebuta pas le professeur, et les construire en prototype pour pouvoir faire des démonstrations.

Il s'agit maintenant d'y intéresser le monde du cinéma. Nous sommes en 1927, il dépose son brevet, et le 30 mars 1927, il fait une communication et projette, grâce à l'intervention de Louis Lumière, un court métrage à l'Académie des Sciences.

Il cherche, bien entendu, à vendre son invention aux cinéastes français. Il écrira dans une lettre publiée dans le Figaro du 16 juillet 1953, en réponse aux reproches qui lui furent faits d'avoir vendu son brevet aux Américains :

*"J'ai immédiatement tenu les quelques prototypes créés à la disposition de tout le cinéma français. J'ai fait en 1928 une démonstration à l'exposition de la Société de physique ; j'ai fait une autre démonstration publique, en plein air, sur un écran de 600 mètres carrés sur le Palais de la Lumière, au cours de l'Exposition universelle de 1937*

*Enfin en septembre 1951, au Congrès international de la Technique cinématographique à Turin, j'ai fait encore une démonstration et une conférence dont de nombreux journaux techniques, notaiement français, ont rendu compte".*

Mais à l'époque les dirigeants des cinémas français ne sont pas preneurs d'innovation. Les salles sont pleines, pourquoi les changer pour un grand écran ? Surtout, il faut que tout un lot de salles se convertissent à l'hypergonar, en symbiose avec des producteurs. C'est une décision qui ne peut pas être prise individuellement, mais seulement à l'échelon d'un grand groupe ou de la Fédération.

Il écrit (suite de la lettre) :

*"Pendant vingt sept années et malgré tous mes efforts, je me suis trouvé devant, soit l'incompréhension des producteurs, soit l'inertie de votre propre Fédération qui, pendant ce long laps de temps aurait pu, comme elle le fait maintenant, intervenir".*

Mais aussi, le cinéma américain commence à envahir la France. Pourquoi transformer des salles si on ne peut pas y faire passer des films américains restés aux anciennes définitions. En 1929, il s'embarque donc pour les Etats-Unis. Il présente l'hypergonar à

beaucoup de maisons productrices de films. Hais avant d'arriver à un accord concret, c'est le krach de 1929, et il rentre en France.

Un ancien cinéaste des années d'après guerre se permet d'appeler Henri Chrétien "professeur Tournesol". Le cinéaste, nous l'appellerons donc "Tintin". Ce Tintin là voulait demander au professeur de lui prêter un hypergonar pour faire un film. Il s'étonna d'avoir à passer par une société. Il s'étonna qu'on lui demandât de quels moyens il disposait, alors qu'il savait qu'il n'en avait aucun. En fait, Tintin n'a pas compris que l'hypergonar n'est pas seulement la lentille qu'il montera sur sa caméra, mais aussi qu'il faut en monter une sur l'appareil de projection, et aménager un grand écran dans la salle.

Le procédé n'est donc vendable qu'aux grands du cinéma qui peuvent promettre aux réalisateurs qu'ils auront des salles pour projeter en cinémascope, et aux exploitants de salles qu'ils auront des films pour projeter sur le grand écran.

Hais quand les salles de cinéma étaient pleines, pourquoi modifier les salles et les habitudes, pourquoi faire des frais ? De plus ce fut le krach financier de 1929 qui interdit tout lancement. L'hypergonar ne pouvait naître que d'une crise du cinéma. C'est ce qui s'est passé lors de la naissance de la télévision, qui a vidé les salles.

## **LA GUERRE DE 1939-1945**

Témoignage de Jacques Chrétien

Henri Chrétien resta à Saint-Cloud au début de la "drôle de guerre".

Sous-lieutenant de réserve, j'eus une permission pendant l'hiver 1939-1940 et je vins le voir. Comme toujours il y avait dans son salon de nombreux amis.

Il m'entraîna à l'écart :

- *"Sais-tu ce que m'a dit Joliot-Curie récemment ? On pourrait désintégrer la matière, mais on ne sait pas encore arrêter la réaction. On va faire des expériences au Sahara.*
- *Qu'est-ce que ça veut dire ?*
- *Cela veut dire que l'on fera des explosions grandes comme celles du soleil.*
- *C'est terrifiant !"*

En août 1941, Henri Chrétien m'invita à aller passer des vacances dans sa villa des Lecques sur la côte varoise, avec ma famille composée à l'époque de ma femme et de ma première fille Francine, âgée de 2 mois. Il s'était réfugié là-bas après l'armistice. Après un pénible voyage dans le train bondé, de Lyon aux Lecques, nous arrivâmes dans la claire villa qu'il occupait alors avec sa famille. Mon premier souci fut d'aller chercher du lait pour ma femme qui allaitait encore notre fille. Il y avait, non loin, une ferme, dont la fermière me demanda d'aller faire tamponner la carte de lait à la mairie. Mais la mairie était fermée car c'était le samedi, puis le dimanche, puis le 15 août férié. Heureusement nous avons quelques boîtes de conserves pour attendre le mardi. Mais le mardi, le bureau était toujours fermé car les employés préparaient la distribution des tickets de rationnement pour le mois suivant, comme l'indiquait l'écrit eau placé sur la porte. Je fis du foin, je dis à travers la porte : "J'occuperai la mairie tant que ma carte ne sera pas tamponnée". Dame, je n'avais plus de lait

en boîte de conserve pour attendre davantage. Le garde-champêtre accourut. Il me demanda mes papiers.

- *"CHRETIEN Jacques, vous êtes parent d'Henri Chrétien, le savant qui est venu se réfugier chez nous ? "*

- *"C'est mon cousin, et c'est chez lui que je viens passer les vacances",*

- *" C'est un bien brave home : il fallait le dire tout de suite que vous étiez un ami au lieu de faire tout ce raffut. Donnez-moi ce tampon", dit-il à la cantonade.*

Il tamponna lui-même la carte de lait. Je courus chez la fermière et je pus me brancher sur cette source de lait qui alimentait ma femme et ma fille, parce que mon cousin était déjà honorablement connu.

Cette histoire a un épilogue qui concerne plus la petite histoire du temps d'occupation qu'Henri Chrétien lui-même. A la fin de mon séjour, j'allai récupérer la carte de lait et je vis que la fermière y avait laissé tous les tickets attachés. Je lui en fis l'observation.

- *"Vé ! Ma vache elle ne les mange pas !"*

- *"Pourquoi vouliez-vous absolument une carte tamponnée alors ?"*

- *"Le maire il t'a fait des ennuis l'année dernière, alors, moi, Je vais lui en faire aussi",*

J'aurais pu lui rétorquer que c'était à moi qu'elle avait causé des ennuis plutôt qu'au maire, mais je me contentai de m'en aller : elle était trop bornée pour comprendre.

Les Allemands avaient confisqué le matériel de la rue Pigache à Saint-Cloud, sous prétexte que le président de la société était un juif.

Puis, à la Libération, quand Henri Chrétien fit des démarches auprès des pouvoirs publics pour se faire indemniser, on lui dit : "Comment, vous vous appelez CHRETIEN : vous ne pouvez pas bénéficier des lois juives !". Je ne sais pas s'il a réussi à sortir de ce dilemme.

Témoignage de Reine Fleureau

Henri Chrétien avait de nombreux amis juifs éminents et en abrita plus d'un au Paradou. Si bien qu'un beau jour, il fut convoqué à Marseille où, dans je ne sais quel bureau, on lui déclara :

- *"Vous êtes accusé d'être juif. "*

- *"Accusé ! Mais quel crime ai-je donc commis" ? répondit-il d'un ton sarcastique, et il partit en claquant la porte.*

Les choses en restèrent là...

Il me raconta en outre, à propos du général Bloch Dassault qui fuyait les Allemands sous le nom de Dassault, son arrivée chez lui à Nice. La domestique de la maison chargée d'installer le général dans sa chambre cria à la cantonade : "Madame, où dois-je mettre la malle du général Bloch"... On avait tout simplement oublié d'effacer ce nom inscrit sans doute depuis longtemps sur sa cantine.

## LE CINEMASCOPE

Témoignage de Jacques Chrétien

Quand la télévision eut vidé les salles de cinéma, trois solutions étaient possibles pour créer un renouveau d'intérêt par le cinéma en relief :

- le CINERAMA qui nécessitait trois caméras de prises de vues, trois appareils de projection et des aménagements considérables de la salle

- les LUNETTES BICOLORES qui furent un temps utilisées par la Paramount

- l'HYPERGONAR dont nous avons parlé au chapitre antérieur, mais tombé dans l'oubli depuis 1929.

Un article sur l'hypergonar, paru dans le Bulletin de la Société des Ingénieurs du Cinéma en 1939 tomba (13 ans après) sous les yeux de l'ingénieur Sponable qui dirigeait les recherches de la Fox à Los Angeles. Le 18 décembre 1952, M. Skouras, président de la Fox rendit visite au professeur Chrétien dans sa ville de Nice. Les laboratoires de la Fox travaillaient sur un écran lumineux et large et sur le son stéréophonique, ces deux éléments étant les compléments de l'hypergonar, et les événements se précipitèrent :

- le 26 janvier 1953, après les essais à Paris, essais satisfaisants à Hollywood.

- le 28 janvier 1953 décision de démarrage du premier film cinémascope : "La Tunique".

- le 2 février 1953, décision de la Fox que tous les films seront dorénavant en couleurs et cinémascope.

- le 13 février 1953, accord entre le professeur Chrétien et la Fox pour une durée de 10 ans.

- le 17 mars 1953, à Hollywood, première démonstration publique du cinémascope.

- le 18 juin 1953, première démonstration européenne du cinémascope.

- le 16 septembre 1953, première mondiale de "La Tunique" au Roxy de New York.

- le 3 décembre 1953, première française de "La Tunique" au Normandie, précédée d'un film de Marcel ICHAC également en cinémascope.

On voit que tout cela s'est effectué en moins d'un an, les Américains étaient pressés. Il est vrai que la crise avait une grande ampleur que montrent les quelques chiffres ci-après :

- en 1952, 1/3 des effectifs en moins par rapport à 1946

- stars, acteurs sous contrat :

Paramount

2 pour 27 cinq ans avant



M.G.M. Métro Goldwin Mayer 23 pour 74  
Warner 3 pour 40

- à la H.G.H., 14 plateaux sur 15 en chômage

- la moitié du public américain perdu, plus du 1/3 des cinémas en faillite.

Et Henri Chrétien avec son hypergonar fut accueilli non seulement comme le "Sauveur", mais comme le "Messie".

Je n'avais pas pu assister à la grande première au Normandie, et je le regrette, car la salle fut remarquable. Les assistants avaient l'impression et même la certitude d'assister à un grand changement dans le cinéma.

Déjà à Hollywood le succès avait été aussi considérable : 6000 acteurs ou personnalités se pressaient dans la salle du Roxy de New York et firent une ovation au "Messie".

Ensuite plusieurs séances furent organisées pour montrer le cinémascope aux directeurs de salles. J'accompagnai Henri Chrétien à la deuxième séance. A chaque séance Skouras faisait un discours en anglais pour présenter le cinémascope. Il disait (en anglais) : "Le cinémascope est l'alliance de l'ingéniosité française et de la capacité de production américaine". L'interprète avait traduit "l'ingénuité" au lieu de "l'ingéniosité" et naturellement la salle s'esclaffa. Au premier entr'acte, mon cousin se précipita sur Skouras pour lui faire des reproches : "Déjà à la première séance je vous avais prévenu, et aujourd'hui l'interprète a fait la même erreur". Et Skouras de répondre : "It's better because they smile". Mais Henri Chrétien revint à la charge pour que son ingéniosité ne soit plus confondue avec l'ingénuité à l'avenir.

#### Témoignage d'Andrée Vernusson

Nous savions que par toutes ses inventions relatives à l'aviation, à la marine, aux chars d'assaut, notre ami avait rendu d'énormes services à la France.

Hais j'ai été surtout frappée par la satisfaction qu'il a ressentie de voir enfin son hypergonar révolutionner l'industrie cinématographique, et lui apporter de son vivant une gloire bien méritée.

Plus tard, j'assistai avec les Chrétien à la projection en première du très beau film "La Tunique" dans un grand cinéma des Champs Elysées. Parmi l'assistance on relevait les noms des plus grands scientifiques de l'époque, ceux des plus grands acteurs et actrices du cinéma français et américain. Ce fut une soirée magnifique et nos amis furent encensés et ovationnés de tous côtés.

La famille Chrétien fit, dès la cession du brevet à la Fox, de nombreux voyages aux Etats-Unis. Ceux-ci s'effectuaient sur les luxueux paquebots transatlantiques. Mon amie Yvonne, qui se moquait souvent gentiment de son père, très indifférent aux mondanités, et encore plus à la gastronomie, me racontait que, consultant gravement la carte somptueuse du Paquebot "France", il concluait de sa voix bien tranquille, en songeant sans doute à tout autre chose : "Pour moi, je prendrai deux oeufs sur le plat".

## LA VIE FAMILIALE L'AMBIANCE

### Témoignage de Reine Fleureau

Partageant souvent la vie de cette famille sociable, hospitalière et chaleureuse (bien rares étaient les repas réduits à la seule famille et les invitations souvent impromptues de son mari ont mis plus d'une fois Tante Madeleine dans l'embarras à une époque où n'existait pas encore le frigidaire...), je me rendais bien compte que j'avais la chance d'être une familière d'un être exceptionnel, d'un grand physicien déjà connu et admiré de ses pairs. Chez eux, j'ai pu rencontrer des personnalités scientifiques éminentes comme le professeur Fabry, le professeur Ritchey, le R.P. Lejay, le physicien Holweck, dont la simplicité aurait pu servir de modèle à maintes stars de nos médias actuels.

La simplicité, puisque l'on en parle, l'humour : deux traits caractéristiques de la personnalité d'Henri Chrétien. Il ne prenait pas au sérieux les "pontifes", avait un mépris souverain pour l'administration, la bureaucratie, l'incompétence. Il ne semblait d'ailleurs pas se prendre lui-même au sérieux.

Très brillant causeur, susceptible d'aborder tous les sujets, il adorait raconter des histoires, avec un luxe de détails qui variaient chaque fois, et où l'ironie le disputait à l'humour. L'une d'entre elles faisait la joie d'un auditoire jeune et prêt à rire de tout. C'était l'histoire du vase de Soissons, qui naturellement se terminait dans le bureau du ministre de l'Education nationale de l'époque, par la fameuse réponse : "En tout cas, ce n'est pas moi, Monsieur le Ministre".

Un des auteurs préférés d'Henri Chrétien était A. France qu'il admirait, je pense, à la fois pour la clarté de son style, son humour et la causticité de son esprit. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu citer "l'Ile des Pingouins"...

Il professait peu de respect pour les diplômes, les examens, étant peut-être bien placé pour en connaître le côté "loterie". Au moment du bac, alors que je venais de passer cet examen : "c'est très bien", me dit-il, "mais je vais te dire, moi, comment je procède. J'ai trois boules dans mes mains derrière le dos, une blanche -reçu-, une bleue -en sursis-, une rouge -recal-. J'en tiens une dans ma main droite et je demande la couleur au candidat"... Je ris franchement connaissant son humour mais aussi son sens de la justice.

Tous ses amis ont pu apprécier chez lui ce trait de caractère, ainsi que sa générosité sans limite. Il estimait les gens à leur valeur intrinsèque, sans aucune considération de rang social, ayant le plus grand respect pour un ouvrier habile et consciencieux, qu'il plaçait au même niveau que lui. Il aimait et estimait au plus haut degré les gens "capables". C'est une des raisons de son admiration pour les Etats-Unis où il a fait de fréquents séjours et où, d'après lui, régnait l'esprit d'organisation, et où l'on savait reconnaître et récompenser les gens de valeur. Un de ses aphorismes préférés était : "The right man in the right place".

### Témoignage de Jacques Chrétien

A l'époque de la création des cataphotes, Henri Chrétien et mon père, son conseil administratif pour le développement de son invention, se voyaient souvent. Le dimanche matin, ils allaient faire une promenade dans le Parc de Saint-Cloud et je les accompagnais.

Ils étaient tous deux fascinés par un livre qui s'appelait "La flore" et permettait de trouver le nom des fleurs par questions successives. A la demande de mon père, j'allais cueillir un bouton d'or. Ils ouvraient le bouquin et examinaient la plante : si feuilles alternées, voir page 3, si feuilles opposées, voir page 6. A la page 3 ou 6, il y avait une nouvelle question, et ainsi de suite jusqu'à l'ultime question : voir la planche 2, page X. C'était une magnifique planche en couleurs, sur laquelle était représenté un bouton d'or (renoncule) tout à fait semblable à celui que j'avais cueilli.

A l'époque je ne comprenais pas bien l'engouement de ces grandes personnes pour cette méthode des questions binaires. C'est 30 ans après que je découvris comme organisateur informaticien la logique binaire des arbres de programmation et les expressions "if" (condition), "go to" (adresse), tout à fait semblables à : "si feuilles alternées aller à la page 32". C'était merveilleux que ces deux hommes, Henri Chrétien et mon père, aient pressenti la puissance logique de ce raisonnement binaire.

Plus tard, en 1978, au Crédit agricole, responsable des chaînes de prêts et avances du Crédit agricole, j'ai créé "la flore des Prêts", un cahier qui permettait de trouver par question successive le nom et le numéro de code de chaque sorte de prêt que pouvait accorder le Crédit agricole. C'était un classement dynamique du catalogue des prêts. C'est en souvenir d'Henri et de Georges Chrétien, et de fleur des prés, que je l'avais appelé "la flore des prêts".

Dans un autre ordre d'idées, il m'avait expliqué la recette de son ami l'abbé Gabriel qui écrivait les prévisions météorologiques dans le Matin, le grand quotidien de l'époque. Il avait remarqué que statistiquement le temps changeait tous les jours. Il pronostiquait donc une description du temps de la veille : 3 fois sur 4 il avait gagné. Quel était donc le météorologiste de l'époque qui pouvait faire mieux que lui, qui avait une réussite de 75 % ?

#### Témoignage d'Andrée Vernusson

Le professeur travaillait beaucoup, mais chez eux l'ambiance était des plus gaie, des plus décontractée.

Après la guerre, nous avons loué la moitié de leur villa devenue beaucoup trop vaste et nous vécûmes encore très près les uns des autres ; là j'ai pu apprécier leur façon si sympathique de prendre la vie du bon côté, dans une maison toujours pleine d'amis.

Le professeur était devenu un physicien de renommée mondiale, mais comme beaucoup de scientifiques, il avait un côté enfantin. Il aimait faire rire, et ne se formalisait pas si les jeunes à table interrompaient par leurs fous rires de graves conversations scientifiques.

Il taquinait souvent sa femme, elle-même créature adorable, presque aussi étourdie que son mari. Ainsi, éternuant à plusieurs reprises dans l'escalier, elle criait quelques instants après à son mari "Henri, tu t'enrhumes", ce qui ne l'empêchait pas de lui reprocher son manque d'attention aux contingences mondaines (une fois, invité à un mariage, il était allé présenter ses voeux à un couple inconnu, et en rentrant chez lui, il avait dit : "C'est drôle, ils ont bien changé tous les deux, je ne les ai pas reconnus").

Madeleine Chrétien se méfiait donc beaucoup des distractions de son mari, et lorsqu'il venait la rejoindre à Nice, elle lui faisait une liste d'objets à rapporter avec des "n'oublie pas,

n'oublie pas, si bien qu'un jour il rajouta "n'oublie pas de rapporter la queue du piano qui est dans le salon en entrant". Enfin, parfois, pour excuser son inattention, il citait celle de son ami le mathématicien Delandres qui avait oublié la date de son propre mariage avec la fille de son directeur... A côté de cet exploit ses distractions lui paraissaient bien anodines. Le piano en question trônait en bonne place dans leur salon panoramique de Saint-Cloud. Madeleine Chrétien avait une très jolie voix de mezzo ; moi-même pianiste, d'une famille de musiciens, je l'accompagnais souvent au piano et la musique contribuait à l'ambiance chaleureuse qui régnait dans cette maison. Je garde encore maintenant un souvenir ému d'Henri Chrétien écoutant avec recueillement des mélodies de Fauré, de Chausson, de Schumann, que sa femme chantait avec beaucoup de sensibilité.

## LE CADRE DE VIE

### Témoignage de Jacques Chrétien

Mes parents louaient une villa à Trouville chaque été pour les vacances, et, traditionnellement, nous rencontrions Henri Chrétien et sa famille, soit à Trouville, soit à Yport où il avait acheté, sur la colline, une villa dominant la ville, parmi les fleurs et les bois. Ma fille Nicole ayant racheté cette maison beaucoup plus tard, je lui laisse le soin de la décrire dans son état initial.

### Témoignage de Nicole Lescuyer de Savignies

*"RIGEL", la Belle Etoile, c'est tout le charme 1900...*

*La vie à Rigel du professeur ? Une vie de famille avant tout. Sa femme, sa fille, et les arts de passage, pour goûter simplement la joie de partager le charme de « 'Rigel » Vie calmante qui suit le rythme de la nature. Encore maintenant, choix voulu : pas de télévision, ni de téléphone, mis une petite radio pour les nouvelles...*

*Il n'y avait pas d'observatoire à Rigel, si ce n'est du balcon d'où la vue et panoramique. Mais il aimait marcher, et Les idées lui venaient en marchant, nous disait-il.*

*Ce qui caractérise Rigel, c'est cette mer verte et bleue : verte par les pelouses, les grands arbres au vert profond qui s'agitent en un mouvement incessant comme les vagues, à l'infini. Parfois, le bruissement des feuilles est si fort que, dans la maison, nous pensons qu'il pleut : le même bruit, et nous devons écraser notre nez à la fenêtre pour nous assurer que ce n'est que le vent...*

*Tout est vie au dehors. Les nuages mêmes ne font que passer à des allures toujours différentes. Et le soleil qui tourne autour des arbres bouge aussi, tout s'anime, tout vit...*

*Nous nous sentons petits, mais nous nous sentons vivre intensément. Je n'oublierai pas de parler des multiples chants d'oiseaux qui sont une audition chaque jour renouvelé. La nature a un charme extraordinaire, non seulement de beauté, mais de vie, de force, de santé, Toute personne venant vivre à Rigel ressent cet émerveillement, l'air vert et bleu... Hais d'où vient le nom de 'Rigel ? C'est Henri Chrétien qui le lui donna. "Rigel" existe dans le ciel. C'est une étoile bleue qui vit et brille tout là-haut, à côté de Béthel9euse, dans la Constellation d'Orion. Le professeur affectionnait cette étoile qui lui envoyait les éclats lumineux bleu intense, et qui, portés par les rayons, traversant l'espace, pénétraient ses yeux, l'émerveillant.*

*C'est aussi l'autre couleur de la propriété, car d'immenses massifs d'hortensias bleus bordent l'allée de châtaigniers qui conduit à la maison. De tous temps ces hortensias ont fait le ravissement des habitants de la maison, ainsi que des marins /portais. En effet, depuis toujours, ils viennent chaque année, le 15 août, couper avec délicatesse les grosses têtes*

*bleu-violet, remplir leur charrette pour décorer leurs barques pour la bénédiction de la mer, mais en l'honneur de qui ce jour là ? L'assomption de la Vierge Marie, la bénédiction de la mer.*

*Bleu, couleur mariale, couleur de la mer, couleur des hortensias, couleur de Rigel.*

*Ce qui me frappe en regardant les photos de famille de Rigel, que ma cousine Yvonne Chrétien me montra un jour dans le salon du Paradai, c'est son immuabilité. Seuls diffèrent les humains, mais la nature reste inchangée. Son chien Djinn est si ressemblant à notre Ouary, setter anglais, pris devant les mènes hortensias, que j'ai ri de cette ressemblance étonnante... Les papillons, libellules, mouettes sillonnent l'azur.*

*La maison aussi reste inchangée. De proportions admirables, elle se niche au milieu des arbres, entourée de pelouses. Son architecture est semblable à celle de ses soeurs yportaises, faite de silex et de briques enjolivées de balcons et volets de bois peints en blanc. En vérité, Rigel est un petit paradis...*

*Yvonne m'a raconté un vécu concernant Rigel. Elle était à Saint-Cloud lorsque les Allemands descendaient sur Paris. Ses parents étaient à Nice et avec précipitation elle retira tout ce qui avait de la valeur : vaisselle, argenterie, et remplit sa voiture, installa un matelas sur le toit comme protection de la voiture, bien décidée à cacher ses trésors en haute Normandie, à Rigel. Arrivée à Yport, elle fut stupéfaite de voir en montant par la route, la villa ouverte avec des silhouettes qui entraient et sortaient, Mon Dieu, "ils" étaient déjà là, occupaient les lieux et installaient les barbelés ' Alors, elle continua son chemin, ignorant sa maison. Due faire d'autre ? Elle descendit toute la France, seule, avec sa voiture pleine de trésors familiaux, et ce n'est qu'au pied des Pyrénées qu'elle tourna en direction de Nice. Elle avait le don de raconter les histoires de manière très vivante et humoristique, qui faisaient rire.*

*J'observe un point commun très particulier à leurs trois maisons : toutes les trois sont sur un soumet et offrent une vue panoramique d'une indéniable beauté. En effet, de leur fenêtre la plus élevée, vous découvrez avec ravissement l'ESPACE. Vos yeux plongent dans l'ESPACE ! Il faut abaisser le regard pour voir les toits, la géographie de Saint-Cloud, d'Yport ou de Nice.*

*Les vues du Paradou et de Rigel réunissant les trois éléments : Mer, Ciel, Terre.*

*Mais la vue de la maison de Saint-Cloud oui domine cette colline, offre au regard un champ illimité TOUT PARIS à vos pieds ! Ce qui n'est pas la moindre des vues.*

*Sur la terrasse du 35 rue Preschez à Saint-Cloud, il avait une grosse lunette et disait aux visiteurs : 'Venez voir dans ma lunette, le vois jusqu'en Asie' Effectivement, on voyait la réplique du Temple d'Angkor à l'Exposition coloniale.*

*Mais la vue la plus grandiose est peut-être celle de Nice : le plan de la ville, les montagnes, la mer, on se croirait en avion... On vole...*

*Mais n'oublions pas que ce qui intéressait Henri Chrétien, c'était l'ESPACE. Lui ne regardait pas corne nous vers le bas, mais bien plutôt vers le haut... L'ESPACE interstellaire... Se rapprocher des étoiles, les comprendre, les aimer passionnément, c'était sa vie... Il vivait la nuit... Leur Maison de Nice elle aussi est un autre paradis comme le suggère le nom de Paradou, nom provençal de paradis. C'est le no" qu'ils choisirent ensemble pour cette villa réservée par la ville de Nice pour recevoir les ambassadeurs de toutes nations. Une villa luxueuse, avec terrasses superposées, d'immenses pièces claires ou l'ESPACE domine dans chacune d'entre elles. Les plafonds sont remarquablement peints, à l'italienne. Un grand escalier monte majestueusement au centre de cette maison. Le jardin est en espalier, et comporte tout ce que le soleil peut donner aux hommes. Tous les fruits, tous les légumes, toutes les fleurs... Et toujours cette vue grandiose dont on ne se lasse jamais, au-dessus, au sommet...*

## Témoignage de Jacques Chrétien

Une autre maison bien connue de la famille est celle où il avait avant la guerre son laboratoire au 16 rue Pigache à Saint-Cloud.

Pendant la guerre, les Allemands pillèrent son laboratoire : machines, archives ; sa villa était devenue inutilisable pour abriter un atelier d'optique. Par ailleurs, il s'était retiré à Nice et n'avait pas envie de reprendre une activité à Paris. Il me proposa de me sous-louer sa villa. Quelle aubaine pour ma famille et pour moi. Pendant la guerre nous habitons Lyon et en 1945 l'entreprise de Travaux publics qui m'employait remontant sa Direction générale à Paris, il me fallait donc trouver un logement dans la région parisienne.

Cette villa était à cinq minutes de chez lui et à cinq minutes des appartements de ma mère, de mon frère et de ma soeur ; à dix minutes de la gare et du Parc de Saint-Cloud, à une minute du club de tennis : de la fenêtre on pouvait voir si les courts étaient libres.

Cette villa orientée face au sud s'ornait d'un petit jardin devant : une pelouse autour de laquelle tourneraient ultérieurement les voitures. "Ultérieurement", car en 1945 on n'avait encore que des vélos. Des arbres, tels les cerisiers et les abricotiers dont la blancheur annonçait le printemps.

Henri Chrétien avait besoin de lumière : il avait fait bâtir un appentis pour y placer ses appareils. Cette pièce bien éclairée devint salle de ping-pong, puis, plus tard, salle de sur-boom et d'exposition des tableaux de ma fille Nicole. L'hiver, c'était la glacière qui complétait le frigidaire, mais on attendait le printemps. Un jour, je fis avec lui un merveilleux voyage. L'objet en était de voir la propriétaire pour qu'elle me cédât 1 bail. A la gare de Saint-Cloud, nous achetâmes chacun un billet 4e banlieue" Saint-Cloud/Gare Saint-Lazare, et un billet Gare Saint-Lazare/Cabourg, aller et retour chacun. Au guichet de Saint-Lazare il donna son billet pour Cabourg : la distraction des savants est proverbiale, il m'y échappait pas. Ainsi une fois, dans une église, il s'était trompé de mariage : "Je m'en suis aperçu quand j'ai vu la mariée, mais comme elle était gentille, je l'ai embrassée quand même". Quand sa femme le chinait sur ce point, il se défendait en citant d'autres distraits plus illustres : Ampère, le bonhomme d'Ampère, qui écrivit sur son carnet à la bonne date "me marier en passant à Tours" ; Painlevé, dans l'autobus, qui demande un ticket pour aller au Sénat. "C'est dans l'autre sens", lui dit le receveur. Alors il va s'asseoir sur la banquette d'en face.

Mais revenons au voyage à Cabourg. Après palabres et achat d'un nouveau billet pour Cabourg, nous voilà tous les deux dans le train. Il me raconte mille anecdotes dont j'ai retenu principalement la genèse telle qu'il la voyait. Cette histoire est plus qu'une anecdote : c'est une vision.

- Un jour, c'était tout au début.
- Il n'y avait KIEN, que 1" Bon Dieu et le Diable.
- Et ils s'ennuyaient, vu qu'il n'y avait rien.
- Alors pour se distraire, ils ont joué à un jeu qu'ils ont inventé :
- Et Bon Dieu a mis des signes ? et le Diable des signes - et ils ont inventé la loi des contraires et des semblables qui s'attirent et se repoussent.
- Alors les choses se compliquèrent d'une façon effroyable : ce fut le CHAOS.
- Effrayé, pour lettre un semblant d'ordre, le Bon Dieu inventa les lois de probabilités.

- Et nous en sommes là !

Cette histoire de "Big Bang" sublimé prête à méditation, comme le hasard et la nécessité.

Au retour de Cabourg, le train s'arrêta dans la gare de Serquigny et nous crûmes avoir le temps de descendre sur le quai pour marcher un peu. Mais nous vîmes le train repartir, et il se précipita pour monter en voltige. Un agent de la SNCF le sermonna : "A votre âge il ne faut pas prendre le train en marche". "Hais c'est mon chapeau resté dans le train qui s'en allait ; il fallait bien, qu'à mon âge je le rattrape pour ne pas m'enrhumer".

Au retour nous dûmes rediscuter avec les employés de la SNCF pour récupérer son billet donné par erreur, puis le faire rembourser puisqu'il en avait acheté un autre.

J'admire sa patience et sa courtoisie pour arriver à faire comprendre son affaire.

## **LA FIN**

Témoignage de Jacques Chrétien

La Fox lui fit entreprendre une tournée d'inaugurations des salles de cinémascope.

Ce fut extrêmement fatigant :

- prendre l'avion pour aller d'une ville à l'autre
- assister en soirée à des séances de cinéma
- écouter les discours, distribuer les oscars ou récompenses aux acteurs.

Lui-même avait d'ailleurs obtenu un oscar. Le texte gravé sur la plaque de cet oscar est le suivant :

### **ACADEMY OF MOTION PICTURE - ARTS AND SCIENCES 1953**

Academy scientific or technical class one award to Professor Henri CHRETIEN and Earl Sponable, Sol Halprin, Lorih Grignon, Herbert Bragg and Karl Faulkner of 20th Century-Fox Studios for creating, developing and engineering the equipment, processes and techniques know as CINEMASCOPE.

Il n'oubliait pas son métier d'astronome qui l'avait amené en début de carrière à l'observatoire du Mont Wilson. Il y revint et un astronome lui offrit de lui faire visiter le plus grand télescope du monde au Mont Palomar. Emmerveillé, il y passa sa nuit, et cette nuit-là le gala fut projeté sans lui.

Lorsqu'il fut rentré à Saint-Cloud, je lui rendis visite et le trouvai bien fatigué par ce voyage. Il me dit : "La prochaine fois, je tâcherai d'inventer quelque chose qui ne serve vraiment à rien, pour ne pas être embêté par les industriels". Pourtant cette boutade mise à part, il avait été un inventeur comblé de son vivant par la gloire.

Il repartit aux Etats-Unis et il résidait à Washington. Dans la nuit du 6 au 7 février 1954, sa femme qui l'accompagnait indique : "J'ai été réveillée par un bruit de chute et je l'ai

trouvé mort". Son corps fut rapatrié et il fut inhumé dans le caveau de sa famille au cimetière de Saint-Cloud.

## LE SOUVENIR

Diverses manifestations du souvenir eurent lieu :

- d'une part à Saint-Cloud : inauguration d'une plaque apposée sur la maison de résidence au 35 rue Preschez ; inauguration d'une stèle et d'une place Henri Chrétien aux abords de l'église Stella Matutina.

- d'autre part à Nice : inauguration d'une avenue Henri Chrétien qui conduit à sa villa du Paradou.



La Nébuleuse du Cygne (Femme)



# **QUELQUES CAMPS DU SUD-EST 1939-1940**

**par André FONTAINE**

En septembre 1939, la France ne sait quel comportement adopter face aux quelques dizaines de milliers d'antnazis demandant à bénéficier du droit d'asile.

Qui sont ces émigrés de l'Empire allemand ?

## **QUELQUES FAITS D'HISTOIRE**

Souvenons-nous de l'ascension d'Hitler : il crée un service d'ordre, les sections d'assaut "SA" en 1921, manque son coup d'état en 1923 à Munich, écrit "Mein Kampf" en 1924 à la forteresse de Landsberg, institue les sections de sûreté "SS" en 1925, ainsi que les "jeunesses hitlériennes" et autres associations nazies.

Chancelier le 30 janvier 1933, Hitler avait dès le 3 février confirmé à ses généraux sa politique d'"espace vital" basée sur la guerre.

Le 27 février, l'incendie du Reichstag marque la fin de la démocratie parlementaire.

Le 28 l'état démocratique fondé sur le droit institué par la constitution de Weimar est aboli.

Le 5 mars ont lieu des élections sous la terreur (44 % de nazis). Le 23 mars les pleins pouvoirs sont donnés à Hitler.

En avril 1933, les Lander (territoires administratifs) sont "is au pas. Le 10 mai on brûle les livres des écrivains démocrates, dissolution des syndicats également en mai 1933 et des partis politiques en juin.

Juifs, socialistes et communistes sont écartés de l'économie, des universités, de la fonction publique et des professions libérales. Ils sont incarcérés, torturés, envoyés dans des camps de concentration.

Beaucoup ont pénétré depuis 1933 illégalement en Suisse où on leur a conseillé d'émigrer en France. Là, ils sont renvoyés et ainsi de suite comme une balle de ping-pong. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est d'être conduits à la frontière du Reich, c'est malheureusement trop souvent arrivé. Les Autrichiens sont passés par l'Italie depuis l'Anschluss en 1938.

A part des aides limitées du Secours rouge international (1), du Fonds Matteotti (2), de l'Internationale ouvrière socialiste (IOS), l'aide chrétienne assez modeste (100 Quakers (3), la Cimade protestante et quelques curés le R.P. Chaillet (5) à Lyon, l'abbé Scolardi à Marseille), la Croix rouge, les comités juifs (CAR) (6) les prennent en charge grâce aux fonds américains recueillis par le "Joint" (7), dont la direction européenne est à Lisbonne et la direction française à Paris. Ils interviennent auprès des autorités pour qu'ils obtiennent un permis de séjour. Les plus aisés ont peu de mal à s'installer : ils achètent maison, magasin, petite usine, exploitation agricole. Evidemment le petit commerce qu'ils pratiquent ne correspond pas souvent à leurs fonctions précédentes. Ils étaient journalistes, médecins, magistrats, députés et les voilà réduits à se recaser dans le commerce.

Plus grave est le cas des gens sans fortune, vivant précédemment de leur petit salaire. Comment retrouver un gagne-pain ? Les entreprises n'aiment pas ces germanophobes. La propagande hitlérienne entretient la haine dans toute l'Europe. Ils en sont réduits à exécuter des travaux subalternes à la campagne dans des fermes en tant que travailleurs de force ; le plus souvent ils sont employés au noir comme tailleur, cordonnier, menuisier, bricoleur, gardien de propriété, jardinier.

Tous sont très surveillés par la police. Il leur est demandé de ne faire aucune politique, de n'avoir aucun rapport avec les personnes fréquentant le consulat d'Allemagne ; les plus suspects sont en général des représentants de firmes allemandes, telles que Siemens, Krupp, même s'ils ont épousé une Française. Certains arrivent au contraire du camp de concentration de Dachau, tels que :

- le maître tapissier Oscar Lustig de Vienne,
- les deux jeunes frères Eisler qui arrivent directement les derniers jours d'août à Nice,
- l'architecte Gruberger,
- l'Autrichien Kohn,
- le violoniste Fritz Rikko.

D'autres ont combattu dans les Brigades internationales :

- Fritz Franken, député,
- Walter Janka, éditeur,
- Peter Kast, écrivain,
- Karl Kunde, du KPD,
- Werner Rings, journaliste,

ou bien ce sont des marins qui ont fui l'Allemagne :

- Harry Balke a nagé de longues heures dans la Manche,
- Helmuth Bruhns à bord d'un bateau anglais attaqué par la marine de Franco, détourné sur Palma ; finalement il est prié de descendre à Marseille où les employés du consulat lui demandent de rentrer en Allemagne : "jamais", répond-il.

Quant à Robert Liebknecht, fils de Karl, il s'est expatrié après avoir perdu la nationalité allemande.

Il en est de même pour les écrivains Alfred Falk, Lion Feuchtvanger, Walter Hasenclever, Otto Heller, Wilhelm Herzog, Alfred Kantorowicz, Ernst Langendorf, Rudolf Leonhard, Max Schroder, Friedrich Wolf, etc..

Inutile de souligner que l'intelligentsia et la bourgeoisie sont beaucoup plus représentées dans l'émigration que les gens simples et, à plus forte raison, les pauvres qui n'avaient aucun moyen de sortir du camp de concentration où les relations à l'étranger (affidavit) ou avec la Gestapo (très souvent c'est l'épouse qui devait accorder ses faveurs à ces bourreaux) étaient nécessaires pour quitter le Reich.

Où résident-ils ? Les plus aisés dans les quartiers de la haute bourgeoisie : XVI<sup>e</sup> à Paris, Promenade des Anglais à Nice, le Prado à Marseille, les belles villas de Sanary, Cannes, Saint-Tropez. Mais les journalistes, petits patrons, artisans adoptent les quartiers

simples (tels celui de la gare à Nice) ; ce sont souvent les quartiers de la prostitution comme à Marseille, les rues Thubaneau et Curiol, etc. La rue Curiol reste la plus fréquentée des Allemands, Autrichiens, juifs orthodoxes, catholiques, protestants, libres-penseurs, communistes. Dans les pires périodes de la persécution les prostituées les cacheront.

Tous les émigrés ont choisi la France, disent-ils, parce que c'est le pays des Droits de l'homme, de la Révolution et de la Liberté. Ils se sont installés de préférence sur la Côte d'Azur. C'est là que les surprendra la déclaration de guerre.

## **LE CAMP DE LA RODE PRES DE TOULON**

Le 1er septembre Hitler envahit la Pologne. Le 2 la France décrète la mobilisation générale : les lieux d'internement prévus dans chaque département pour les ressortissants du Reich (émigrés allemands, autrichiens et tchèques) sont réquisitionnés. Le 3 le ministère de l'Intérieur envoie dans chaque préfecture un télégramme concernant la "concentration des étrangers originaires de l'Empire allemand". Aussitôt des affiches relatives aux rassemblements sont apposées dans les mairies. Ils sont priés de rejoindre dans le Var le camp de la Rode. Le 5 septembre 1939, L'Eclaireur de Nice annonce que "les nationaux de l'Empire allemand du sexe masculin, âgés de plus de 17 ans et de moins de 50 ans, doivent rejoindre aujourd'hui même (...) le fort carré d'Antibes...". La même annonce est faite dans le Var pour le camp de la Rode près de Toulon.

Les émigrés varois sont rassemblés au camp de la Rode : c'est un long hangar où sont entassés dans la paille 50 internés. Pour toutes commodités, ils n'ont qu'un seul WC et un robinet d'eau. Ils sont surveillés par :

- un lieutenant (sans doute Grossetti, qui donne de la voix),
- un adjudant,
- 10 hommes de troupe.

Un colonel très correct passe le 9 septembre, annonçant que le cas de chacun serait étudié avec une attention bienveillante. Les Tchèques lui signalent qu'ils sont les alliés des Français. Un Alsacien lui fait part de son étonnement puisqu'il n'a jamais mis les pieds en Allemagne et ne sait pas parler allemand, ses deux frères sont dans l'armée française. "Pourquoi pas moi ?" demande-t-il au colonel.

Les 9 légionnaires sont bientôt libérés du camp de Toulon pour s'engager à nouveau dans la Légion.

Quelques jours plus tard. Tchèques et Autrichiens sont séparés des Allemands. A la suite de quoi, les Allemands sont plus sévèrement gardés.

La nourriture est convenable. Les internés couchent sur des bottes de paille. Le réveil est à 6 h. A 7 h, on a une tasse de mauvais café mais on peut acheter pour deux francs une tasse de chocolat ou pour un franc un croissant ou morceau de pain blanc. A 11 h, déjeuner, de 13 h à 16 h, on fait la sieste ; la porte est alors verrouillée ; on peut avoir des visites à 16 h et se faire apporter commissions et journaux. Après le couvre-feu de 19 h 30, il est interdit d'utiliser la moindre bougie.

On compte parmi les détenus des peintres :

- KADEN Gert, né le 10 juin 1901, fils de général, ancien cadet puis lieutenant jusqu'en 1930, moment où il rentre au "Sturmkreis" de Berlin ; il vit de 1933 à 1938 à Dresde ; devenu peintre abstrait, il émigré à Sanary en 1938.

- LIEBKNECHT Robert, né le 22 février 1903 à Berlin où il passe son baccalauréat ; il étudie à l'académie de Dresde de 1923 à 1930. Il expose à Dresde, Cologne, Nuremberg. Il vient en France en voyage d'études retourne à Berlin où il devient de 1930 à 1933 professeur à l'Université populaire. Il rencontre Liebermann. Il émigré en 1933 à Paris où il expose au Salon d'automne, aux Indépendants, à l'Exposition internationale (section française). Il passe l'été à Saint-Tropez.

- LIPMAN-WULF Peter, né en 1905, a grandi à Berlin dans les années 20 dans l'ambiance culturelle animée de l'après-guerre. Son père, juriste connu, amateur d'art et collectionneur, a eu autant d'influence sur lui que sa mère, sculpteur et portraitiste de talent. Après avoir fréquenté l'Odenwaldschule en compagnie de Klaus Mann, il étudie l'art, la littérature et l'histoire et va en apprentissage chez un sculpteur sur bois à Berlin, y réalise différentes sculptures dans la cité : "les deux ours", "la biche et le faon". Le professeur Fritz Diederich lui demande de prendre sa succession à l'université de Berlin quand Hitler arrive au pouvoir. Il émigré à Paris, devient l'ami des sculpteurs Robert Coutrin et Charles Despiau. Il travaille l'argile, le bois, le cuivre, le bronze, la cire, le métal et la pierre. La guerre le surprend dans les environs de Toulon alors qu'il est en train de sculpter un autel en noyer pour le Congrès eucharistique. Il s'installe pour son travail dans la salle des machines sous la verrière. Il utilise soit la glaise, soit le plâtre de Paris pour les moulages.

- LOWE, libraire à Bandol jusqu'en 1939, ami de Lipmann-Wulf. Au camp il réalise des plaquettes de plâtre et des dessins.

- RADERSCHIEDT Anton, né le 11 octobre 1892 à Cologne. Il possède une villa entourée d'un jardin au quartier de la Cride à Sanary, une voiture automobile et un outillage de reproduction photographique très perfectionné, ce qui inquiète le maire. Il a quelque ressemblance avec Kafka dans l'allure, la silhouette, la tristesse générale qui en émane. Il n'était pas marié avec sa seconde femme car la première, Martha Hegemann, s'opposait au divorce. Il a un fils, Ernst Mayer, né en 1923, élève de l'école d'horticulture de Sanary et qui a été interné deux fois aux Milles, puis a été déporté et n'est pas revenu.

des écrivains :

- BRUGEL Fritz, né en 1897 à Vienne. Docteur es lettres, bibliothécaire à Vienne. Il publie avec Karl KANTSKY une collection de documents sur le socialisme allemand. Il est bientôt libéré comme citoyen tchèque. Il a émigré alors en Angleterre.

- FALK Alfred, né le 4 février 1896 à Berlin, journaliste et écrivain pacifiste connu. Il réside villa Suzette, boulevard de la Mer à Fréjus. Il est interné du 8 septembre au 22 septembre 1939.

- KANTOROWICZ Alfred, né le 12 août 1899 à Berlin, docteur en droit, rédacteur de "Vossische Zeitung" et de "Literarische Welt". En 1933, il émigré à Paris, où il écrit pour "Die neue Weltbühne" de Prague. Il participe à la guerre d'Espagne à partir de 1936, vit ensuite à Bormes-les-Mimosas où il rédige un livre de souvenirs sur sa campagne d'Espagne.

Thomas Mann lui fait obtenir une bourse américaine et Ernest Hemingway lui envoie de gros chèques. Il prend beaucoup de notes au camp et fera paraître "Exil in Frankreich".

- MOMBERT Ernst, philosophe de valeur. Il est très brun et atteint de strabisme ; il vient de Fayence où il a une plantation d'arbres fruitiers.

Son frère Franz n'est pas au camp.

- NIEDESTEIN Albrecht né le 6 février 1898 à Bochum, historien d'art. Il quitte l'Allemagne en juin 1933. C'est un bel homme blond ; il réside à la villa Marigold à Sanary.

- PREISSNER Karl, de son nom de plume Peter Kast, né le 1er août 1894 à Wuppertal ; serrurier d'art, membre du Spartakusbund, reporter puis rédacteur de la revue "die Rote Fahne" de 1928 à 1932. Il émigré en URSS, participe à la guerre d'Espagne. A son retour en France, il habite avec d'autres dans des grottes creusées dans le sol ; ils n'ont au début que du pain à manger, puis un comité de secours leur donne des nouilles une fois par jour. Il détient un passeport républicain qui, hélas, n'est plus valable. En 1939 il se réfugie chez E.A. Rheinhardt et Kurt Lichtenstein au Lavandou.

- STEMSEN Hans, journaliste, né le 27 mars 1891 à Mark en Westphalie ; il réside rue Lauzet Aine à Sanary. Il a servi à la 143e compagnie de travailleurs étrangers.

- FEUCHTWANGER Lion, né le 7 juillet 1884 à Munich. En 1933, il quitte Berlin avec son épouse Marta et sa secrétaire Lola Humm pour s'installer à la villa Valmer à Sanary. Là, il reçoit très souvent les grands de la littérature allemande réfugiés sur la Côte d'Azur : Hermann Kersten, Ludwig Marcuse, Friedrich Wolf, Franz Werfel, Wilhelm Herzog, Rudolf Leonhard, René Schickele, etc.

On peut citer parmi ses Oeuvres : "der Wartesaal", "die Geschwister Oppenheim", "der Judische Krieg", "die Söhne", "der Tag wird kommen", "der Jude Süb".

Son audience en Allemagne était très large : il avait des millions de lecteurs. En France, il avait même été reçu officiellement par le Président de la République, Albert Lebrun.

- LUNAU Heinz, né en 1910 à Magdebourg, docteur en droit ; il parle et écrit couramment l'anglais et le français. Il est réfugié à Saint-Tropez avec son épouse Elisabeth (future historienne, restée traumatisée par le viol qu'elle subit au camp des Milles en 1941). Son beau-père, Ludwig Marum, député du Reichstag, est mort au camp de Kislau. Lunau publie "die geistige Situation der Deutschen" en allemand (Bruxelles, 1936) et en anglais (Paris, 1937), "Karl Marx und die Wirklichkeit" (Bruxelles, 1938), "Illusionset réalités dans la politique internationale de paix" (Paris, de Boccard, 1939).  
D'autres réfugiés viennent de Sanary :

- DICKAUT Walter, né le 24 octobre 1913 à Francfort ; il est entré en France en 1935 et habite 20 rue Lauzet Aine. Il est très estimé de ses voisins.

- ULMER Wilhelm, chanteur d'opéra. Il possède le domaine de Bellevue au quartier des Picotières, acheté à Mme Talini. Il a deux autos. Son fils Willy, né à Cologne le 5 janvier

1917, célibataire, habite avec lui ; il est planteur, il a le permis de conduire n° 570 K du Var délivré le 19 mars 1937.

de Sainte-Maxime :

- HERBST Eduard, né le 11 juin 1890 à Möhre.
- SOMMER Alfred, né le 10 août 1903 à Kumpoling.

Tous deux sont avocats.

d'Hyères :

- SCHWEITZER Georg, né le 5 janvier 1919 à Budapest
- HEIDENREICH Stefan, né le 9 janvier 1902 à Sarrebtuck, ancien marin sur la mer du Nord. Il est venu en 1928 en France où il s'est marié. Massif, taciturne et abattu, il reste assis dans un coin et ne tient pas à répondre à ceux qui lui parlent.

de Saint-Raphaël :

- HULSEMANN, né le 21 décembre 1919 à Duisbourg. Habile commerçant, il est très fortuné, ce qui lui permettra de jouer un grand rôle dans le commerce du camp.
- SCHNIERMACHER Franz, professeur de sport. C'est un bel homme musclé, grand et brun.

de Saint-Mandrier :

- SCHNIERMACHER Ernst, originaire d'Überlingen, et ses deux jumeaux âgés de 18 ans, tous trois survivent à la guerre.

de Carcès :

- le baron von SÄNGER, propriétaire du domaine de Pourpour d'une étendue de 350 hectares à N.D. de Floreille.
- KOHN, musicien à Saint-Laurent du Var.
- SCHNEEBERG Gérard, originaire de Könisberg.
- ZEUNER, qui amuse ses commensaux par son grand appétit.

d'Anthéor :

- EDZARD Dietz, peintre, réfugié avec son épouse Suzanne Eisendieck, près de Saint-Raphaël.

Le 16 septembre 1939, on annonce le départ de Toulon : un camion prend les bagages à 18 h et le train part à 21 h. L'arrivée n'a lieu que le lendemain matin à Aix-en-Provence, soit après 15 h de train pour effectuer 90 km. Deux camions attendent à la gare. Les soldats ardéchois se montrent accueillants, serviables et souriants, surtout quand ils comprennent qu'un Allemand vient de les prendre comme les Millois pour des Arabes en raison de leur teint basané et de leur chéchia rouge ; l'un d'eux s'exclame : "des Arabes de l'Ardéchiou !".

Arrivés à la tuilerie, ils trouvent la grande cour vide car les internés se sont barricadés ; ne leur a-t-on pas annoncé des prisonniers nazis !... Les officiers et les sous-officiers sont en train de déjeuner. A 14 h, c'est l'ouverture des bureaux où sont employés des internés. E.E. Noth, devenu homme de confiance, dit à propos de Kantorovicz : "Celui-là, c'est vraiment un réfugié !".

Lorsqu'un nouveau convoi est attendu, une forte effervescence règne dans le camp. Très tendus, les militaires recommandent aux internés de se méfier des arrivants, membres de la cinquième colonne : "Restez dans vos dortoirs, fermez les volets ; la grande porte sera close". Ils doublent la garde, installent des chevaux de frise devant le poste de police. Au début les détenus se demandent quels nazis ils vont devoir affronter. Et à chaque détachement ils guettent derrière les volets et voient arriver au loin des pauvres hères, amaigris, courbés, pâles, assoiffés. Ils n'ont rien d'ennemis redoutables. Parfois même ils reconnaissent certains d'entre eux. Mais il est interdit de pousser les volets pour leur parler.

## **LE FORT CARRE D'ANTIBES**

Les émigrés des Alpes-Maritimes arrivent au stade du Fort-Carré bâti au XVI<sup>e</sup> siècle sur un rocher et fortifié par Vauban. Il a servi de prison à Bonaparte après la chute de Robespierre. A la porte, un paysan déguisé en soldat de la première guerre avec bandes molletières, fusil Lebel, longue baïonnette au canon, reçoit les arrivants.

Les deux officiers sont très corrects. Le chef de camp est le commandant Camosso. Son adjoint, le capitaine Vaugrand, au nez rouge (on dit qu'il aime bien le vin), menace d'emprisonnement les récalcitrants. En fait, c'est un homme très sensible ; il se révèle être assez vite un mélomane qui recherche la compagnie des violonistes. Généreux, il fait tout ce qu'il peut pour adoucir la détention des étrangers.

Certains en profitent pour obtenir quelques permissions, soit pour aller rendre visite à leur épouse, soit pour aller faire des courses en ville pour le camp : Rosemann réussit à se faire nommer coursier ; c'est tout juste si on l'aperçoit encore de temps en temps au stade. Des vendeurs ambulants distribuent à la cantine ou à l'intérieur du camp toute sortes de marchandises : vins, fromage, pâté, chocolat, tabac, raisin et autres fruits.

De toute façon la nourriture n'est pas très soignée, mais abondante, on a même un quart de vin ; elle comprend cependant trop de féculents, trop de viande et pas assez de légumes frais ; on ne fait pas de différence entre la troupe et les internés.

L'hygiène est plus sommaire : on fait la queue devant les w. c, mais on finit par trouver une douche qu'avaient installée les footballeurs sous les tribunes.

La surprise vient du manque de couvertures et de l'absence de toit. Il faut donc se contenter des gradins du stade le soir et dormir à la belle étoile. Heureusement que le climat et la saison sont cléments. Tout le monde se demande ce qui se passerait si un orage éclatait, ce qui n'arrivera que le 13 octobre. Auparavant l'ingénieur sarrois Karl Huiler et son collègue Brick de l'aristocratie viennoise avaient été chargés dès le 15 septembre de bâtir des baraques en bois. Les plans ont été tracés par les deux architectes Konrad Wachsmann et Werner Zippert. Le premier, de belle prestance, a été prix de Rome. A Berlin, il a été maître d'oeuvre pour la maison d'Einstein et celui-ci verse une petite allocation, insuffisante toutefois pour lui permettre de vivre décentement à Cagnes-sur-Mer avec Anna Kraus (1<sup>ère</sup> femme du peintre



Léo Marschutz à Châteaurenard à Aix-en-Provence). Le deuxième architecte, Verner Zippert, est un homme de taille moyenne, également bon dessinateur et doué pour les décors. A Berlin on lui avait confié, outre les hôtels, la construction de l'aérodrome de Tempelhof.

Gessler, un bel homme blond, et Amarra sont les contremaîtres de l'ingénieur sarrois. Ils font travailler les nombreux artisans du camp, heureux de participer au montage rapide des maisonnettes, notamment Karl Fischel, viennois et ancien compagnon dans les pays Scandinaves (il a été peintre-verrier en Allemagne avant d'émigrer sur la Côte d'Azur). Nombreux sont ceux qui se demandent si ces constructions légères seront étanches en cas de violent orage. Le 13 octobre elles auront effectivement beaucoup de gouttières.

Les jours suivants, le ministère de l'Intérieur ordonne de libérer quelques personnalités, dont le comte Etzdorf, Schönlerner, etc.. tandis que quelques bonnes âmes se préoccupent du maintien du moral des détenus. Etlinger et Wronke, professeur de chant au conservatoire de Berlin puis à Nice, préparent une séance récréative.

Le 23 septembre c'est la fête du Yom Kippur ; le rabbin Rothschild, originaire de Strasbourg, exhorte les juifs à jeûner. Laboschiner lui rétorque vertement que s'il est si sévère c'est sans doute parce qu'on ne lui a pas donné une charge de rabbin à Nice correspondant à celle qu'il occupait en Alsace. Personne n'apprécie tellement cette remarque. De son côté le rabbin Potschich enseigne aux orthodoxes de beaux chants orientaux.

Le Berlinois Gerold donne la première conférence du camp le 10 octobre. Il est très applaudi. Un récital est souvent donné par les violonistes - Fritz Rikko, ancien de Dachau, où il a beaucoup souffert, ayant été pendu par les bras pendant des séances de 6 heures ; Spitz, Stricoser, répertoire tzigane et trompettiste ; Unger - tandis que Sonnenschein joue de l'accordéon. Sous la baguette de l'ancien chef d'orchestre de Vienne, Adolf Sieberth, plus tard à France-Musique, les musiciens donnent des concerts très écoutés. Les chanteurs participent également aux soirées : Siegfried Kurzer qui a monté un élevage de poules dans la région de Nice, est un baryton, il chante souvent Bajazet. Willy Liboth, né en 1914 à Aix la Chapelle, de petite taille, s'exerce en se rabattant les pavillons des oreilles pour mieux s'entendre. Il fait souvent retentir les accents de "O sole mio". Il va s'engager dans la Légion étrangère jusqu'à ce qu'un médecin niçois fasse des démarches pour le faire revenir.

Walter Hasenclever est le plus en vue. Né le 8 juillet 1890 à Aix la Chapelle où il fréquente le lycée de l'empereur Guillaume, il étudie aux universités d'Oxford, Lausanne, Leipzig, Bonn. Bientôt il délaisse le droit et ne s'intéresse plus qu'à la littérature, la philosophie, l'histoire. Il se lie d'amitié avec Kurt Pinthus, Ernst Rowohlt, Franz Werfel, Kurt Wolff. Il publie en 1910 "Städte, Nächte und Menschen", en 1916 "der Sohn". A Dresde il fait la connaissance d'Oscar Kokoschka. Souvent à Berlin, il fait des tournées de conférences dans toute l'Allemagne. Dès 1924, il est correspondant du journal berlinois "8 Uhr Abendblatt" à Paris où il se lie avec le peintre Jean Lurçat, avec Jean Giraudoux et Kurt Tucholsky. En 1925 il écrit un drame, "Mord", puis des comédies : "Ein besserer Herr", "Ehen werden im Himmel geschlossen". Il réside à nouveau à Berlin puis part pour le Maroc, ensuite à Hollywood et revient à Cagnes-sur-Mer. Giraudoux obtient son élargissement du camp d'Antibes dès septembre 1939. Il écrira après sa libération "die Rechtlosen" ("les sans-droit") où on reconnaît certains de ses meilleurs amis : "Golo" est son grand ami, l'artiste peintre Henry Gowa ; "Goldman" est Werner Goldschmidt, historien d'art, fin et cultivé, installé comme antiquaire à Nice où il réside dans une magnifique villa ; "Melitz" est Werner Rings, d'Offenbach, bel homme, ancien journaliste des Brigades internationales qui va se réfugier en

Suisse où il fera une carrière journalistique importante ; "Raschke" est le poète David Luschnat, marié à une historienne et résidant à Tourrettes-sur-Loup (Alpes-Maritimes) ; "Ritter" est le Dr Wengraf, psychanalyste d'origine autrichienne ; "Thomas" est Heinz Wurm, propriétaire de l'édition "die Schimiede" (la forge) à Berlin, souvent mélancolique, qui mourra à Marseille avant son départ prévu pour les Etats-Unis. Les intellectuels sont légion à Antibes, citons parmi eux :

- Hans BEER, écrivain de Berlin
- Franz FEIN, frère de la délicieuse actrice Maria FEIN, traducteur de Churchill, d'Evelyn Waugh et d'Elisabeth Goudge. Il est en relation avec toute l'intelligentsia de la Côte d'Azur. Cultivé, portant la barbe, il est tiré à quatre épingles. Il est surtout doté de beaucoup d'humour.
- Heinrich FRANKESTEIN, très cultivé, écrit un livre.
- Erich GRTESS, né en 1909 à Berlin, dessinateur, amateur de musique et philosophe. Son épouse Bianca est journaliste,
- Alfred GRUNENWALD, écrivain connu et directeur d'un théâtre de Vienne.
- HALBERSTADT, devenu fermier à Saint-Paul en Forêt.
- Prosper HARDT, fils de l'écrivain Ernst Hardt. Il a souvent la visite de sa jolie femme, née Wollmoller, qui vit en Suisse.
- Otto HELLER, né en 1897, à Brunn, grand écrivain, rédacteur du journal "Vorwärts". Il est très gai. Il joue la sonnerie "à la soupe" sur son harmonica.
- HERMANN, professeur de français à l'université de Vienne, parle notre langue couramment. Il voit arriver chaque jour son épouse, Klara, actrice de cinéma viennoise.
- Hans JONAS, journaliste autrichien réfugié à Nice, est toujours vêtu avec soin ; il a une petite moustache blonde.
- Ludwig LEIFEIGER est un bon interprète.
- LEISER, professeur de mathématiques qui a découvert un système infallible pour gagner dans les casinos. Il est aussi très intéressé par le théâtre.
- LABOSCHINER raconte son arrivée au Cap Ferrât : s'étant aventuré dans la propriété d'une comtesse écossaise, il a été pris en pitié par celle-ci et elle l'a recueilli.
- Erich et Fritz LINICK, journalistes du "Geinhäuser Nachrichten". La femme et l'enfant du premier résident à Nice au Mont Boron.
- LOWENBERG, 53 ans, producteur du film "Nero", a tourné 1"Opéra de 4 sous" et "Mayerling". Marié à une femme de 30 ans plus jeune que lui, il souffre beaucoup de la séparation.

- Hugo LOWY, d'origine hongroise, est fin et spirituel. Il a écrit un livre sur le sionisme.

- Walter MECKAUER, de Breslau, fumeur de pipe, compose beaucoup de poèmes.

Il a reçu un prix du ministre de l'Education de Prusse en 1928 pour son roman "Les livres de l'empereur Wutai". Il a émigré avec sa femme et sa fille en Italie puis à Nice en compagnie du rédacteur de la radio berlinoise, Félix MENDELHSON, qui l'a suivi au camp.

- Le baron von OMPTEDA, écrivain et hobereau allemand dont la femme est juive. Il ne remettra jamais plus les pieds en Allemagne. C'est l'ami intime de Friedrich SCHRAMM et des artistes peintres CHRISTIANSEN, Eric ISENBURGER et Ferdinand SPRINGER.

- Gustave PICK, professeur érudit de Vienne, est passé en 1938 par Dachau.

C'est Rudolf KOLLMANN de Vienne qui s'est chargé de sa subsistance en Italie et qui continue à veiller discrètement sur lui. Causeur éblouissant, dictionnaire ambulant, Pick déclame des poèmes, improvise des conférences. Il a malheureusement des souliers éculés, des chaussettes en accordéon. Il ne se sépare pas de son sac tyrolien rempli de livres. Quand on cherche un renseignement, STROBEL s'exclame "consultons le Pick" comme s'il s'agissait d'une encyclopédie.

- PINS, juif viennois lettré et fin, se moque des Polonais d'origine qu'il appelle "Polischen" et des "Apatridischen". C'est un ami de Ferdinand Springer qui le trouve irrésistible.

- Hans SANDEN, distingué, dramaturge, ancien directeur de théâtre à Berlin puis à Vienne.

- Friedrich SCHRAMM, ancien directeur du théâtre de Düsseldorf, devenu gardien d'une propriété d'arbres fruitiers à Grasse, est un très grand musicien.

- STAPLER, juif charmant, raconte des histoires de son invention en yiddish. C'est un ami de l'écrivain Bassermann

- Heinrich STROBEL, descendant d'imprimeurs éditeurs, fils d'un commandant, est historien de la musique. De petite taille, replet, la tête ovoïde, il manie un humour très germanique, il est très intelligent, fin psychologue et grand musicien.

- Josef TOCH, ami de SCHRAMM comme STROBEL lui-même, cousin d'Ernst TOCH. Il a joué la comédie dans les cafés viennois. C'est un écrivain déjà connu. Il a été membre des Brigades internationales mais reste attaché à la religion juive.

- Leo UNGER, ingénieur, journaliste, et très bon violoniste.

- Sandor WEISS, journaliste du "Wiener Abend".

- Heinz WOLFSOHN, journaliste.

- Klaus WOLFSOHN, son frère, professeur de lettres à Berlin.

- Fritz NEUGASS, bel homme blond, frisé, historien de l'art, qui vit en 1939 avec la première femme de Max Ernst, la journaliste Louise ("Lou") STRAUS ERNST, qui sera déportée en 1942 après avoir été hébergée par Jean Giono. Il rédigera ses souvenirs avec Lou STRAUS ERNST avant d'émigrer aux États-Unis.

Les hommes de lettres ne sont pas seuls. Les juristes forment un groupe important comptant de nombreux docteurs en droit :

- ENGEL

- ETLINGER

- JAEGER, très aisé, qui fait de multiples interventions pour ses camarades.

- JOSKE

- SCHRAMM, déjà cité comme metteur en scène.

- Oscar STROH, de taille moyenne et primesautier, viennois devenu jardinier à Biot chez Curel dans le quartier Saint-Eloy.

- WIENER, fondé de pouvoir.

Les peintres et sculpteurs sont représentés :

- Richard BETTELHEIM, né en 1895 à Vienne, est à la fois pédicure, dessinateur et conseiller de son jeune ami Josef KREISLER.

- Adolf FLEISCHMANN, né à Esslingen près de Stuttgart, grand blond aux yeux bleus, au front dégagé. Influencés par le cubisme de Robert Delaunay, ses peintures sont des figures géométriques et abstraites où le sombre alterne avec le plus clair ou même le gris et le blanc. Il y a du bleuâtre, du jaunâtre, du marron, des lignes blanches, noires ou rouges souvent autour d'un centre, d'une croix. C'est parfois un damier compliqué.

- Erich ISENBURGER, né en 1902 à Francfort est de petite taille. Fin observateur, il est aussi doté d'une bonne mémoire ; il a émigré en 1933 à Grasse et dispose d'un atelier de peinture à Nice au coin de la rue de France et du boulevard Grosso. En 1938 il se fixe à Saint-Mathieu de Grasse. Il fait beaucoup de portraits de ses camarades et des militaires. Son chef-d'oeuvre est celui de son ami Walter Hasenclever qui reste la propriété d'Edith Schäfer.

- Léo GSCHNALLER né en 1914 à Bozen (Autriche). Il vient de Nice.

- Oswald HAFENRICHTER de Graz (Autriche), c'est un homme de la montagne ; très habile, il est aussi peintre et cinéaste de génie avant la guerre.

- Karl KAISER est peintre et sculpteur sur bois.

- Alfred KOHN est né à Vienne en 1911.

- Ernst KOSEL, dessinateur autrichien plein d'humour.

- Josef KREISLER, né en 1908 à Vienne, a étudié aux Beaux-Arts de Vienne.
- Moritz MANASSE, né en 1894 à Berlin, est peintre et astrologue.
- PECHMANN, dessinateur et géomètre important de Milan. Sa concubine est dépourvue de moyens,

- Ferdinand SPRINGER, est né en 1907 à Berlin dans une famille d'éditeurs d'arts apparentés à Alex SPRINGER. En 1926 il passe son bac et devient l'élève de Wolfflin à Zurich, de Carlo Carra à Milan, de Bissière à l'académie Ranson à Paris en 1927. En 1932, il suit un cours de gravure auprès de S.W. Hayter, il y rencontre Max Ernst. Après des séjours en Italie, aux USA et en Angleterre, il s'installe en 1938 à Grasse. Au Fort-Carré d'Antibes font partie de son cercle d'amis les écrivains Julius Salter, Otto Heller, le comédien Stapler et le metteur en scène Friedrich Schramm. Springer fait quelques dessins "classicistes", précis et vivants. C'est un fort bel homme, grand, large d'épaules, souriant, non dénué de charme.

- SCHVARZ-SCHEPPERT, est un bon sculpteur de Vienne.

- Karl ZHRADDNIK né en 1909 à Vienne est un communiste fervent.

Les banquiers sont assez représentés :

- les deux frères GOTTLIEB de Vienne,
- MANNHEIMER, coursier de la bourse.

Les médecins sont eux aussi assez nombreux.

- Le professeur EHRLICH de petite taille, brun, charmant, a exercé quelques années à Nice avant de rentrer en Autriche où il est à la retraite.

- Dr Julius HELLER de Nice

- Dr LANDES de Menton

- Dr MENDEL qui a un culte de l'amitié qu'il doit, selon sa fille Eva Haira, à sa loge de franc-maçonnerie. Il reviendra d'Auschwitz et sera professeur à Leipzig.

- Dr METSCH

- Dr ZALOSCER, grand chirurgien, chef de clinique viennois, de très haute valeur morale, jouit de l'estime générale de ses camarades.

D'autres personnalités se retrouvent au camp :

- COHN, ancien de Dachau

- CUSMANN

- Dr FELL, assez grand, brun, pas toujours des plus aimables

- GORDON, qui a un fils
- HEINEMANN
- HIRSCH qui n'est pas sans relations
- LATTNER, un ancien officier aux manières autoritaires
- MAHN, dont la femme est charmante et aguichante
- MERLY, ancien capitaine, qui fait beaucoup d'interventions
- STRAUS, directeur du lycée de Saint-Ingbert en Sarre, dont l'épouse réside à Nice, tandis que son frère Emil, futur ministre de la Sarre, s'est déjà engagé dans la légion.

- Le futur champion du monde de bridge, TINTNER, de Cannes, qui enseigne son jeu favori à ses jeunes camarades, notamment le Dr SCHNEIDER, dentiste et les deux frères LINICK.

- WEIZACKER

D'autres classes de la société sont représentées, sans faire l'unanimité.

Les légionnaires ont servi 5, 10, 15, 20 ans ; ils ont fait maintes campagnes au cours de la première guerre ou au Maroc. Il y a des manchots, des unijambistes, des balafrés, ce qui ne les empêche pas de jouer du couteau. On redoute que l'un ou l'autre soit pronazi : ils se menacent de dénoncer qui aux Français qui à la 5e colonne. Certains portent le béret basque aux couleurs vert et rouge de la Légion.

Dans leurs rangs se trouvent aussi quelques intellectuels égarés (religieux défroqué, professeur de langues) qui se mêlent davantage aux autres groupes du camp. Walter Schneider est un bon dentiste qui va s'installer sur la Côte d'Azur.

Un certain nombre de légionnaires sont homosexuels ce qui les rapproche de certains artistes, de "Thea", Theobald SCHLICKER, leur dieu. Grand jeune homme blond aux longs cheveux, c'est un ancien danseur du casino de Nice et du théâtre de Monte Carlo. Etendu au soleil, il est vite entouré de sa cour : on le caresse, on le masse. Comment peut-on être aussi pervers ? se demandent les soldats d'origine paysanne. Thea est très à l'aise dans les rôles de femme. Madame Springer rapporte que mieux que n'importe quelle jeune fille il dispose d'accessoires féminins : rouge à lèvres, poudre, rimmel. Excellent danseur et causeur agréable, il se retrouve bientôt entouré non seulement des homosexuels mais aussi d'une bonne partie des internés, peu à peu également des militaires qui se dégagent de plus en plus des obligations de l'encadrement.

Un groupe de détenus plus ou moins choisis par les officiers s'impose au camp sous la direction de STERN, surnommé le "général". Il y a CHRISTIANSEN, KAISER, UHIELY, collectionneur de timbres, RUIPER. On prétend que l'un d'entre eux vendrait des permissions. Un jour les officiers et leurs servants sont en émoi : BUKOWIENER et PANITZ ne sont pas

rentrés de permission. On les recherche activement et les indicateurs permettent de les retrouver assez vite.

Les internés se demandent pourquoi on ne les relâche pas, s'estimant plus antinazis que beaucoup de Français. Les Sarrois, les Rhénans, les Tchèques, les Allemands du sud, même, ne veulent rien savoir d'Hitler. Ils sont surpris de trouver parmi eux Marcel BLOCK de Saint-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin), directeur d'une école hôtelière à Nice, et Julius SALTER, de Strasbourg. Tous deux expliquent à leurs camarades que les Alsaciens-Lorrains nés avant 1918 de père ou de mère allemands n'ont pas encore obtenu la nationalité française.

Les Autrichiens qu'ils appellent "autre-chiens" comme en 1914-1918 n'apprécient pas beaucoup de côtoyer Allemands et légionnaires ; il les méprisent et entendent conserver leur spécificité de réfugiés anti-hitlériens, de Viennois raffinés, de poètes, musiciens. Ils tiennent à leurs nombreux titres de "Hofrat", "Professor", "Doktor"... Ils réclament une situation de faveur, ils traitent leurs voisins de Prussiens, voire de "boches". Les Allemands leur reprochent leur façon désinvolte de se dédouaner du nazisme- Bref, c'est bien "en chiens et chats" que les deux nations se regardent. On peut se demander pourquoi puisqu'ils partagent le même triste sort. C'est volontiers qu'ils s'opposent au cours des matches de football. Les Autrichiens dominent alors souvent grâce à leurs vedettes de l'association sportive "Hakoah", composée uniquement de joueurs juifs et qui avait remporté le championnat d'Autriche en 1928. Certains d'entre eux, tel que Kollmann, se rendent compte que les Autrichiens exagèrent et rejoignent le groupe des Allemands de Francfort, soi-disant plus sympathiques. Avec ingéniosité, quelques restaurateurs viennois excellents dans la préparation de plats savoureux suppléant à l'ordinaire parfois défaillant.

Tous les détenus épient les adeptes du national-socialisme, ils se méfient aussi de ceux qui font apparemment partie du deuxième bureau français. Ils pourraient jouer sur deux tableaux. Heureusement quelques histoires germaniques détendent l'atmosphère.

Un interné vêtu simplement d'une serviette de toilette autour de la taille, se dévêt pour payer sa consommation à la serveuse de la cantine parce que son argent se trouve dans le pli de la serviette.

Quant à Moltke, il souffre du manque de papier hygiénique. Il crie le soir aux w.c.: "je cherche une lettre de Frédéric le Grand".

Heureusement, les soirées consacrées à Mozart, à Schubert, ou Johann Strauss détendent l'atmosphère. Il y a aussi de plus en plus d'épouses qui viennent à 16 heures au parloir rencontrer leur mari. Des Françaises se joignent à elles, et également Lilian Harvey, jolie actrice blonde vêtue d'une belle robe bleue, et un jour -c'est le 11 octobre- André GIDE en personne. Comme on lui demande pourquoi il condescend à venir voir des détenus, il répond : "il faut toujours être du côté des opprimés". Il rend visite à ses deux éditeurs et à tous ceux qui viennent lui parler dont Heinrich Strobel. André Gide réussit à faire libérer trois hommes.

De jour en jour on parle avec plus d'insistance d'un transfert du camp à Aix-en-Provence. Finalement, le 16 octobre, lever à 5 h 30, appel à 17 h de 200 noms dont Heinrich Strobel précèdent un premier convoi pour le camp des Milles.

Le 18 octobre 200 autres partent également, ils sont reçus par les premiers complètement hébétés, traînant péniblement de grosses pierres dans des brouettes. D'autres ont le bras en écharpe. Les soldats font mine de les frapper. Les Antibois de dire : "Quel camp de concentration !". En fait c'est une farce ; mais les ouvertures de la tuilerie sont bouchées non pas par des fenêtres mais de vieux volets à claire-voie : poussière, pénombre, courants d'air, puces et seulement dix filets d'eau non potable, de longues files devant les w.c. forment le cadre de leur nouvelle vie.

600 arrivent encore par groupe de 200 les 2, 3 et 4 novembre. Seuls quelques malades soignés à l'hôpital partiront plus tard pour les Milles. Pour décongestionner le camp des Milles le chef de camp, le capitaine Goruchon, organise ensuite des compagnies de prestataires (travailleurs étrangers gardés par la troupe).

## **CAMP DE FORCALQUIER**

Le 9 novembre 1939, un autobus conduit un groupe à Forcalquier. Parmi eux les musiciens Spitz, Ungar, Forges. Quelle déception en entrant dans cette prison ! Les cellules n'ont qu'une petite fenêtre très haute, mais ils ont tôt fait de les aménager.

Au début le camp est commandé par le lieutenant Grossetti de la 13e compagnie du 4e bataillon du 157e régiment régional, puis par le brave lieutenant Marchand qui y réside avec sa fille. Ce sera le lieutenant Coudene qui remplacera ce dernier lors de sa permission. L'adjudant de compagnie est le sergent-chef Dallest, assez respectueux de ses administrés. Un médecin passe chaque jour mais l'interné Dr Metsch de l'OSE assure les fonctions de praticien. Un détachement de la 947e compagnie des tracteurs du train des équipages vient renforcer les Ardéchois. L'éditeur Pierre Seghers y écrit beaucoup de poèmes et s'entretient volontiers avec Hans Bellmer et Ferdinand Springer.

A dix-sept heures, ils ont en effet quartier libre ; ils ont le choix entre sortir pour visiter la vieille ville ou rester au foyer bien aménagé. Certains y prennent un verre de vin tout en écrivant à leur épouse. Désormais ils bénéficient de la franchise postale, de la solde du soldat de deuxième classe et d'une attribution de tabac tous les quinze jours. En effet les ex-détenus sont devenus des "travailleurs étrangers" en attente du conseil de révision qui leur permettra d'être "prestataires".

Trois excellents footballeurs viennois enseignent leur art aux jeunes Forcalquiérais, attirés aussi par la chorale, l'orchestre, le théâtre. Dans la journée, ils sont employés à décharger un wagon de ciment ; au dixième sac, le sergent les emmène au bistrot. Au bout de 15 jours, le wagon n'est toujours pas vide !

Grossetti, commandant de compagnie, menace : "ceux qui ne viennent pas au travail seront emprisonnés". Le lendemain, un grand nombre restent au lit, Grossetti ne réagit pas. De jour en jour, il y a de moins en moins de gens laborieux qui se présentent au rassemblement, jusqu'au jour où personne ne se lève. Grossetti les prive alors de nourriture, de viande, de dessert ; ils seront en quarantaine et n'auront que du riz à l'eau. Les détenus apportent le grand plat de riz rond de la roulante dans le bureau du lieutenant.

Celui-ci s'apercevant que les Allemands et Autrichiens sortent le soir sans permission achète une serrure de sûreté qu'il pose lui-même pour éviter tout sabotage. Les détenus



n'insistent pas de ce côté mais percent un trou dans le mur de clôture. Quand le lieutenant aperçoit ces étrangers au café le soir, il leur dit : "bonsoir, ne rentrez pas trop tard !".

Trois dames d'oeuvres, la princesse de Staremborg accompagnée de deux amies, viennent souvent voir leurs compatriotes.

Hans BELLMER exécute là-bas quelques portraits. SPRINGER est le seul graveur à Forcalquier. Ils dessinent souvent ensemble sur les roches ou à l'auberge de "l'Alouette" au bord de l'eau. Selon SEGHERS, Hans BELLMER ne donne pas l'impression d'un "détenu" mais bien celle que nous avons tous, c'est à dire du "curieux soldat de la drôle de guerre, qu'on ne sait à quoi employer sinon à garder la nuit les sentiers dans les collines où le gibier se fait de plus en plus rare".

Le peintre ZHRADDNIK fréquente ses camarades communistes et LIPMAN-WULF poursuit ses sculptures toujours avec autant d'acharnement. Des relations se tissent avec la population. Les prestataires sont presque tous invités chez des particuliers pour la veillée de Noël, après la représentation donnée sur la place.

KOSEL rentrant du café à 10 h du soir ne trouve pas de sentinelle à la porte, rien qu'un fusil. Où est donc passé le planton ? On va à sa recherche. On le retrouve au milieu des internés !

En février le lieutenant Marchand loue un jardin que cultivent quelques agriculteurs. Il y plante des pommes de terre, carottes, salades.

En mars, ils perçoivent tous un uniforme bleu horizon, ce qui permet de les prendre de plus en plus pour des soldats français. Aussi parlent-ils de plus en plus notre langue en ville.

"WAFI", Walter FISCHER, est le préposé à la cuisine. Comment se débrouille-t-il ? Charmé-t-il les soldats ? Il ne revient jamais sans rapporter des plats bien garnis.

Le 29 mars 1940, la Commission des centres envoie son représentant F. CHEVRIER, accompagné du secrétaire général du CAR à Marseille, Max KATZENELLENBOGEN. Ils sont frappés par l'atmosphère agréable de ce camp ; ils soulignent dans leur rapport : "bonne santé" et "bonne humeur", "l'entente entre soldats et travailleurs", "l'intérêt des ex-internés pour les "vestiges d'une architecture du Moyen-âge". Toutefois, ils manquent comme partout de sous-vêtements bleus de travail, savon et médicaments.

Le 20 mai 1940 le journaliste LINICK E. obtient encore un certificat de présence au corps. Peu de temps après ils seront tous mutés plus près du front, au désespoir des Forcalquiérais qui les ont adoptés. Ils en parleront encore avec beaucoup d'émotion 48 ans plus tard.

## **CAMP DE VOLX (BASSES-ALPES)**

Les plus jeunes des prestataires du camp de Forcalquier sont transférés à Voix où ils sont employés à la cuisine des soldats français chargés de les surveiller jour et nuit. Ils logent dans un baraquement. Les soldats sont pour la plupart originaires des Alpes-Maritimes.

## **CAMP DES MEES (BASSES-ALPES)**

Aux Mées, siège d'un détachement de 70 hommes de la compagnie de Forcalquier, les travailleurs sont hébergés dans un grand et bel immeuble moderne bien équipé, avec eau courante dans de nombreuses pièces, deux salles de bain et chauffage central.

C'est un brave sergent ardéchois qui commande la section. Le lieutenant Marchand lui fait entière confiance et ne fait que passer deux ou trois fois par semaine pour signer le courrier et les permissions établies par un caporal secrétaire, le chef comptable étant à Forcalquier.

Les travailleurs sont répartis chez les paysans, jardiniers, artisans qui les réclament. Quand M. Chevrier, directeur des Centres, vient leur rendre visite, accompagné de Max Katzenellenbogen, le 28 mars 1940 il note "la mine excellente, l'excellent esprit et la bonne humeur" des étrangers qui n'ont plus l'impression d'être suspectés ni par les quelques soldats ardéchois ni par leurs employeurs qui les considèrent comme des soldats français et se louent de leurs services. Ils remplacent le patron ou les ouvriers mobilisés.

Une infirmerie fonctionne grâce à un médecin autrichien, le Dr. Victor KRÜGEN, qui manque toutefois de médicaments. De même les hommes n'ont pas suffisamment de linge de corps ni de chaussures.

## **CAMP DE MARSEILLE**

Fin décembre 1939 trente internes se portent volontaires pour travailler au sein de l'armée. Goruchon leur indique dans quelles conditions : ils percevront la solde d'un soldat de 2e classe et comme lui auront quartier libre chaque soir après le travail et les jours non ouvrables. Inscrits à une caisse d'assurance ils auront droit en cas d'accident, maladie ou décès à des prestations normales. Ils seront nourris, chaussés, vêtus comme les travailleurs militaires.

Ils sont logés tout d'abord à Aubagne puis à Marseille dans la savonnerie Lever. Ils dépendent du dépôt d'infanterie 154 de la 207e Cie de travailleurs militaires ; il sont bien nourris à midi par la 14e Cie antichars. Ils sont enfin sous les ordres du commandant Fettes qui dirige le GCD.

Tous les matins, des camions les amènent avec d'autres travailleurs militaires à la Joliette pour charger et décharger les bateaux en provenance d'Afrique. Si le travail est pénible, le traitement est correct.

Le 12 avril 1940, ils deviennent prestataires. Pour cela ils passent une visite médicale au Fort Saint-Jean et signent leur engagement pour la durée de la guerre sous le n° 84 du registre de la XVe Région, place de Marseille.

Selon Hermann SCHELLHAMMER des caporaux simulent hâte et nervosité en les bousculant -"allez, dépêchez-vous ; signez ici"- ce qui éveille sa méfiance et lui fait découvrir qu'on veut l'enrôler dans la Légion étrangère. Du même coup on lui tend un autre engagement pour un régiment de prestataires. Selon lui quatre de ces camarades n'ont pas remarqué le subterfuge et trois d'entre eux se retrouveront à Sidi-bel-Abbès, le dernier étant réformé.

Les deux frères SCHELLHAMMER sont affectés ensuite à Manosque à la 14e Cie de Travailleurs étrangers qui dépend du 157e Régiment régional, commandé aux Milles par le capitaine Goruchon.

## **CAMP DE MANOSQUE**

Enfin, l'internement s'achève pour d'autres, le 31 janvier 1940. L'autobus prend la route des Alpes, passe par Venelles, Meyrargues, Mirabeau, atteint Manosque. Ce voyage a un parfum de liberté. Ils sont émerveillés par tout ce qu'ils aperçoivent : ces maisons gaies, ces rues animées, ces collines boisées, ces jeunes filles enjouées. Quel enchantement ! Que la Provence est belle !

Le chef de camp, le lieutenant SAILLER-CAILLOT apprécie d'être commandant de détachement et d'avoir autant de responsabilités. C'est un homme ouvert, respectueux des personnes humaines. Il adoucit le séjour de ses hommes autant qu'il le peut. Il ne gronde que le jour où un détenu réclame du vin pour le casse-croûte, mais octroie autant de permissions que possible. Un seul interné rentre en retard, uniquement parce qu'il a raté son car et il en est très contrit. Sailler-Caillot parlera jusqu'à sa mort de la fidélité de ses prestataires. Lors de leur visite, MM. F. Chevrier et Katzenellenbogen, écriront : "nous avons nettement l'impression que les hommes adorent cet officier et qu'il pourrait leur demander tous les efforts. Il a une façon très personnelle à la fois bienveillante et spirituelle de leur parler qui nous a enchantés".

Les hommes sont hébergés à la sortie de la ville en direction de Voix et Forcalquier dans la grande salle tout en longueur du cinéma Variétés ; quelques-uns couchent sur la scène. Rien de comparable avec les Milles : la promiscuité est moins importante. Surtout on apprécie la disparition de la poussière dans le dortoir et les aliments, l'absence de courants d'air et, par suite, du froid et des maux de reins. Le chauffage central y est même installé, qu'on allume si la température baisse, ce qui arrive un jour sur deux. La nuit, on repose mieux, même si on couche encore dans la paille. Le concert infernal de centaines de ronflements ou de bruits incongrus appartient désormais au passé. Le sommeil est plus calme. Le matin, ils disposent d'eau courante pour leur toilette à l'intérieur. Les w.c. possèdent, selon Lunau, un certain "charme" : "Figurez-vous une petite maisonnette construite au-dessus d'un petit ruisseau ; il n'y a qu'un trou et tout s'en va". Pourtant la chasse d'eau manque encore. Enfin, quel changement avec la tuilerie des Milles ! Le même Luneau écrit à ce propos : "on ne se soulage plus en plein air et en masse". Derrière le cinéma, une cour disposée sur deux terrasses est ombragée de platanes. Suivant l'exemple de Léo MARSCHUTZ, certains réussissent à trouver des enveloppes de paillasses. Une chaise tient lieu de table de chevet jusqu'à ce que le sergent l'utilise pour poser des planches servant de rayons pour les valises. Il prétend qu'il n'y a "pas de chaises dans une caserne". Sans doute n'a-t-il fréquenté que les forts de Douaumont ou de Vaux.

La compagnie compte 124 hommes ; une section se trouve à Voix ; deux jeunes ont moins de 20 ans. On compte 4 chefs de groupes et 4 sous-chefs. Le Dr. MENDEL, inscrit à l'OSE, est infirmier et fait fonction de médecin. Il est fin, distingué, très compétent. Le peintre Léo MARSCHUTZ, sympathique, constitue la plus grande personnalité ; chaque jour sa cour s'agrandit. Il partira le 1er mars, ayant réussi à se faire libérer. Parmi les internés on trouve ALTMANN, très brun, Harry HALL, dont les parents ont vécu à Saint-Tropez ; André HALLER de Saint-Tropez ; HARVY ; A. HAHN, coureur moto cycliste arrivé en France en 1933 et devenu garagiste à la Seyne ; LOBER, hôtelier de Saint-Raphaël ; le neveu de la

femme de Thomas MANN ; le peintre Martin SCHWEDER ; WOLF, de Heilbronn, ancien directeur d'une filature et mari de la romancière Virginia WOOLF. Les Autrichiens, presque tous regroupés à Forcalquier, sont à peine représentés à Manosque.

La liberté n'est pas encore totale. Du cinéma ils voient des civils passer, crier, rire. On s'approche petit à petit du monde. Les corvées obligatoires leur permettent de sortir. Un jour Lunau fait partie d'une équipe de sept qui se rend, en empruntant la vallée de la Durance, dans une ferme bien provençale pour y couper du bois ou épandre du fumier. Ils sont aussi heureux que des enfants en récréation. A l'horizon ils aperçoivent les Alpes enneigées. Quelle joie de pouvoir travailler après 5 mois d'ennui et d'inactivité ! Même si on manque de bleus de travail et qu'on se contente d'un pantalon clair de ville et de chaussures basses. A 11 h 30 on rentre au casernement avec des ampoules mais satisfaits d'avoir profité de l'air vif des Basses-Alpes. Après la vaisselle et une sieste on repart à 13 h 30 à la ferme que l'on quitte à 16 h 30. Les paysans ne leur ont rien offert, ils obtiennent alors du lieutenant Sailer-Caillet de ne plus y retourner. Quel chef compréhensif ! Le couvre-feu est fixé à 22 h. A partir du 6 avril, le réveil est fixé à 6 h (une heure plus tôt), le quartier libre de 18 h 30 à 21 h et le dimanche à partir de 14 h.

Un médecin militaire passe tous les jours au camp. Le 3 avril on redoute la gale pour trois internés : les locaux sont désinfectés, les malades isolés, la paille est renouvelée tandis que l'ancienne est brûlée. On procède même un jour à une revue intime, qu'ils appellent "Schwanz-parade". Il y a des séances de vaccination les vendredis 29 mars 1940 et 4 avril, suivies chaque fois de deux jours de repos. Le conseil de révision, après avoir siégé dans le Var, se tient le 10 février 1940 à Manosque.

Soucis : leurs épouses n'ont hélas pas de quoi vivre. Lore BIELEFELD, la fiancée d'un interné, fabrique des ceintures à Nice pour 30 F par jour.

Les uniformes arrivent le 8 mars 1940. Lunau énumère : "souliers neufs, bandes molletières, pantalons de golf civils, bonnet de police, vareuse et capote bleu horizon". Pour arroser ces tenues, ils boivent une bouteille de Chartreuse à quatre. Lunau fait retailler sa vareuse pour 30 F par un camarade tailleur. Le 28 mars Février, des oeuvres juives, relève le manque de chaussures (l'intendance ne dispose que de pointures 46 et 48).

La cuisine est bien préparée, délicieuse même, bien supérieure à celle des Milles. Déjeuner du 4 février : soupe aux légumes, steak, pommes de terre, gelée de pommes. Dîner du 4 février : salade de pommes de terre, pâté de campagne, fromage de tête, gervais, vin. 2 mars : goulash avec nouilles et sauce succulente. Dîner du 5 avril : pommes de terre, poulpe. 12 mai, Pentecôte : sardines et asperges à la vinaigrette, civet de lapin, frites, salade, fromage, mousseux, café. Il est possible d'améliorer l'ordinaire en se rendant à l'Auberge de la Jeunesse où l'on se régale. Le patron offre souvent un alcool. Il leur arrive également de se rendre à l'hôtel du Terreau ; le menu du 10 avril comporte : potage, oeufs farcis, carottes, côtelette, fromage, compote. Un interné prépare un excellent café trois fois par jour : à 10 h, après le déjeuner et vers 4 h. Le même détenu vend souvent des petits gâteaux.

On les autorise à installer une coopérative qui détient chocolat, café, cigarettes, allumettes, timbres (80 centimes pour une carte) mais pas d'alcool. Par contre ils ont l'autorisation d'acheter du vin au prix de 6,75 F le litre à l'épicerie tout près du cinéma.

## CAMP DES GARRIGUES

Il est situé dans le vaste terrain de manoeuvres militaires du même nom à 10 km au nord de Nîmes et jusqu'au bord du Gardon. Ouvert en janvier 1940 pour 200 détenus millois, il est contigu à un autre camp réservé aux deux cents réfugiés espagnols qui ont eux-mêmes monté leurs baraquements en parpaings après avoir souffert du fort mistral tout le temps qu'ils ont vécu sous la tente. Ils cèdent une maisonnette aux Allemands qui, en attendant, en sont réduits à s'entasser et à en construire une deuxième le plus rapidement possible.

.C'est le Dr. Oswald FREUNDLICH, interné, qui remplace la plupart du temps le médecin militaire. Le lieutenant Grossetti est très fier d'être chef de camp. Son adjudant de compagnie est le sergent ardéchois PERRON qui conduit chaque jour un détachement important de détenus pour entretenir les installations du camp militaire et couper des arbres, faire des fagots, tandis qu'un petit groupe de maçons poursuit la construction du baraquement, mais ils manquent souvent de matériaux.

Le soir ils se retrouvent autour de Friedrich SCHRAMM qui leur fait apprendre des saynètes, tandis que le professeur WROMKE fait répéter les *littS4appriS* aux Milles et en introduit d'autres. Ramon PTAK né le 31 août Polska Ostrava, ancien officier de l'armée autrichienne, sous-officier de la Légion polonaise et soldat du 1er Régiment étranger au Maroc, raconte volontiers ses campagnes.

Max BERTUCH, librettiste, et Jacob EHLINGER ne sont jamais absents des soirées. Un seul quitte le camp le soir en mettant un pelochon dans son lit pour faire croire qu'il est là. C'est le footballeur Oskar REICH de la 1ère équipe de Nîmes et de l'HAKOA à Vienne. Friedrich SCHRAMM n'hésite pas c'est le traître de la compagnie, n'en doutons pas, il est de la 5e colonne . Les deux inséparables, le baron von BUTTLAR et l'écrivain HELLER se demandent s'il ne vaudrait pas mieux dénoncer REICH aux Français. Finalement ils n'en font rien.

Grossetti favorise l'architecte et peintre Werner ZIPPERT, connu depuis les décors du théâtre de Milles. Lui qui possède un livre de dessins pornographiques prie Werner ZIPPERT d'orner de peintures le mur du mess. Comme les repas sont de mauvaise qualité, ZIPPERT dessine un cuisinier avec une mitrailleuse qui abat une rangée d'officiers français. GROSSETTI est outré : "Comment un Allemand peut-il se permettre de tuer des officiers français ?" et tout le monde de rire, Allemands ou Ardéchois. GROSSETTI n'a hélas aucun sens artistique, disant alors : "c'est zéro, mon ami". Alors ZIPPERT recommence souvent ses dessins pour pouvoir rester au chaud à la disposition de "Victor Emmanuel" (GROSSETTI surnommé ainsi en raison de sa petite taille).

Le 29 mars 1940 le directeur de la Commission des Centres, 8 rue du Cirque à Paris 8e, vient en visite accompagné du secrétaire général des Oeuvres juives de Marseille, Max KATZENELLENBOGEN. Ils sont surpris de trouver des hommes "nerveux et grognons", suite à leur vaccination par le Dr, FREUNDLICH, et hébergés pour 50 % dans un baraquement inachevé. Lors de leur venue, le mistral, alors très violent, vient d'arracher la toile remplaçant le toit qui n'est pas encore posé. GROSSETTI se confond en remerciements de bien vouloir s'occuper des travailleurs mais il reconnaît que ses hommes manquent de chaussettes, sous-vêtements, savon et médicaments.

Le 18 mai 1940 à la suite de l'arrestation par la police à Nîmes d'Hans Werner KORMIS, né le 19 janvier 1919 à Hanovre, le commissaire téléphone au préfet qui interdit désormais aux Espagnols et Allemands de circuler librement en ville et ordonne aux deux camps de consigner leurs hommes jusqu'à nouvel ordre et de rétablir la censure de "certaines lettres".

## **LE BREBANT**

Le Brébant situé avenue des Chartreux à Marseille est en 1939 "un centre de criblage" des étrangers. En 1940 il est transformé en un "centre de séjour surveillé", donc une prison pour étrangers évadés ou sévèrement sanctionnés.

On y trouve pêle-mêle : Alfred KANTOROWICZ, Paul NOWAK, déserteur de l'armée allemande, des communistes, plus tard Edwin Maria LANDAU pour évasion.

La promiscuité avec des légionnaires louches, souteneurs etc est insupportable.

## **CAMP DE CARPIAGNE (BOUCHES-DU-RHONE)**

Le camp des Milles y envoie ses internés d'origine polonaise, tel qu'OLECHNO Franciszek, dès le 7 février 1940. Carpiagne a dû fonctionner pour l'armée polonaise dès le 1er septembre.

Après l'armistice ils atteignent le nombre de 4000 détenus. Plus de cent viennent à l'automne 1940 du Vernet ; ce sont des Russes, Hongrois, Bulgares destinés au centre d'émigration des Milles.

Bien que situé tout près de la Méditerranée, de Cassis et des Calanques, site inégalable en beauté et en fraîcheur, Carpiagne est un camp plat, désolé et aride peu apprécié par les militaires qui y passent.

## **CAMP DE LORIOLE (DROME)**

Le 13 avril 1940, 69 prestataires sont dirigés sur le 14e Régiment d'Infanterie coloniale de Loriol (Drôme). Ils sont répartis en petits groupes et employés à nettoyer un canal, abattre des arbres, les découper en planches et madriers. Certains travaillent dans les fermes. Les Hillois retrouvent certains amis de l'émigration à Lyon. Ils sont passés par les camps de Chambaran et Arandon en Isère. Ce sont souvent des communistes qui ont fait partie à Lyon du comité d'accueil de réfugiés (CAR), des amis du père CHAILLET S.J. et du professeur Emil GUMPEL du parti S.P.D.. Si l'église catholique de Lyon a des relations secrètes avec l'Autriche, le père CHAILLET qui parle un bon allemand et s'entend très bien avec les communistes allemands a réussi à faire passer tracts et journaux catholiques démocrates dans le Reich hitlérien. Le chef de file de ces antinazis est Kurt BALDAUF, né le 11 juillet 1911 à Dillingen, petit, brun, front très dégarni, intelligent, parlant et écrivant le français couramment, très dévoué, souriant, de haute valeur morale ; il était le secrétaire du CAR de Lyon depuis qu'il a quitté la Sarre en 1935. C'est l'ami intime du père CHAILLET.

Au même groupe appartiennent Harry BALKE, originaire de Hambourg-Wansbeck, charpentier puis matelot, qui a été membre des jeunesses du KPD. C'est un bel homme, très grand, fort, large d'épaules, blond, rouge de figure et d'un courage à toute épreuve. Condamné à mort par contumace, il réussit à embarquer dans le port de Hambourg sur un bateau grec chargé de blé à destination d'Amsterdam. De là son bâtiment part pour l'Amérique du Sud. A

peine arrivés, les marins reçoivent subitement l'ordre de revenir en Europe et de décharger le blé dans le port de Brème. BALKE est désespéré. Dans la Manche, il saute à la mer, et nage des heures durant avant d'être pris à bord d'un navire anglais qui le ramène à Amsterdam. Là, il devient cadre du syndicat international des marins. Ils rédigent beaucoup de tracts pour les bateaux allemands. Intriguée, la Gestapo finit par découvrir toutes les listes des résistants allemands. Avec d'autres matelots du KPD, BALKE s'engage en 1936 dans la marine espagnole républicaine.

Franz BLUME, du KPD, a été blessé à un pied pendant la guerre d'Espagne ; il ne lui reste que la moitié de ce pied, c'est le grand ami d'HILGERT et d'Helmuth BRUHNS, Harry BALKE, Theodor HAAG, OBERMEIER.

Fritz FRANKEN, né le 15 janvier 1897 à Herrath en Rhénanie, est un ancien serrurier entré au KPD dès 1920. Il devient conseiller municipal de Rheydt en Rhénanie puis est élu député au Landtag de Berlin en 1928. Il édite ensuite le journal du KPD "Freiheit". Dès 1933 il est détenu au camp de concentration de Sonnenburg. En 1935, il émigre en Tchécoslovaquie puis à Paris. Il prend part à la guerre d'Espagne mais, blessé, il doit être amputé du bras gauche.

Hermann OBERMEIER, originaire de Wuppertal, mesure environ 1,95 m et ne trouve jamais de souliers pour ses grands pieds. Il est très brun et de peau mate ; c'est un grand fumeur et toujours famélique. Non juif, il participe aux Brigades internationales.

Vati HOFFMANN (Erich), journaliste du Hamburger Volkszeitung, élu sénateur de Hambourg, participe aux Brigades internationales.

Hermann NUDING, né en 1902, participe à diverses écoles du parti communiste, notamment celle du Komintern de Moscou ; il émigre en Tchécoslovaquie, en URSS puis à Paris.

Heinz REICHMANN, futur diplomate, est né le 24 décembre 1914. Walter TODT est né à Hambourg en 1912. Grand, très fort, rouge de figure, cultivé, il est très actif au sein du KPD et il échappe de peu à l'arrestation par les nazis. Passé en Suisse, il est victime d'une "expulsion éliminatoire" à Genève selon le jargon administratif suisse, parce qu'il distribue tracts et journaux. Il fait partie de la société des nageurs et de celle de guitare. Lors de son bannissement, il avertit l'avocat VINCENT de Genève de son arrestation et de ce qu'il sera le jour même conduit à la frontière française. Amédée GEY, député socialiste d'Annecy, téléphone à la gendarmerie pour éviter son expulsion. W. TODT participe ensuite aux Brigades internationales, puis il est actif au CAR de Lyon avec Hermann OBERMEIER, Kurt BALDAUF, Harry BALKE, etc. Il travaille beaucoup avec le père CHAILLET. Par la suite il deviendra journaliste clandestin du parti communiste allemand et de la Résistance. Il se lie avec Helmuth BRUHNS, homme d'une très grande intelligence.

En raison de leur appartenance aux Brigades internationales et au parti communiste, ils sont tous fichés par le ministère de l'Intérieur comme dangereux ennemis de la sécurité nationale. Au camp, ils sont très surveillés par la troupe et les services de police, des Renseignements généraux. Ils n'ont droit à aucune permission et leur courrier est particulièrement surveillé par la censure. Ils réussissent néanmoins à faire parvenir quelques lettres au CAR de Lyon grâce à l'obligeance de détenus moins politisés et donc moins surveillés. Chaque petit mandat en provenance du CAR est le bienvenu. En mai 1940, donc

tout à fait à la fin du camp de Loriol, ils sont rejoints par Max MENDELLAUB, petit, blond, presque chauve, bronzé, très intelligent, étudiant allemand en Suisse qui a passé deux doctorats en droit et en lettres, soutenus près du professeur BURKHARDT de Genève. Il leur raconte qu'il a été convoqué à la police et emprisonné. Il a été contraint à passer des aveux selon lesquels il entretiendrait des relations avec l'URSS et avec Walter TODT en particulier ; c'est exactement la même accusation que celle déjà proférée par les Suisses. Le CAR de Lyon et le père CHAILLET sont intervenus en sa faveur ; il pense même pouvoir bientôt émigrer aux Etats-Unis.

## **L'EMIGRATION**

L'émigration est encore possible quel que soit le camp, mais seulement pour un pays situé en dehors du Bassin Méditerranéen, exception faite pour la Palestine. Les pièces requises comprennent :

- une invitation établie en bonne et due forme chez un notaire où l'auteur certifie qu'il prendra tous les frais de séjour à sa charge (on donne le nom d'affidavit à ce papier officiel) ;
- un visa du pays d'accueil ;
- un du pays de transit, le cas échéant ;
- l'autorisation de quitter la France établie par la Préfecture sur production d'un extrait de casier judiciaire et d'un certificat de libération du camp ;
- les billets de bateau nécessaires procurés par la société Hicem, tenue à Marseille par un Israélite originaire de Pologne, Max KATZENELLENBOGEN, chapelier cours Belsunce.

Les consuls de Marseille ont toute latitude pour accorder ou refuser le visa. Le consulat d'Argentine, 47 bd Périer, est ouvert de 14 h à 18 h et ne peut donc être fréquenté par les détenus. Olivera GUILLERMO est consul. Le consulat de Bolivie, ouvert les mardis et vendredis de 14 à 15 h, ne peut lui non plus recevoir de Millois. Emmanuel CHAIX-BRYAN est le consul. Celui du Brésil, 2 rue Edmond Rostand, est encore ouvert de 13 à 17 h. Le consul, Martins de SOUZA MOURILLO, tient compte assez largement des certificats établis par des parents résidant dans son pays. Le consul du Chili, Miguel ECHENIQUE, et son chancelier Felipe MESTRE reçoivent 64 cours Pierre Puget de 9 h à 12 heures. Un certain nombre de bateaux arraisonnés transportaient des Juifs avec un visa pour ce pays, qui viennent donc aux Milles. Le consulat de Chine, 26 rue Nau, est ouvert de 10 à 12 heures. Le consul, Tcheng TCHOUONG-KIUN, accorde des visas pour Chang Hai. Pour la Colombie, la chancellerie, 305 rue Paradis, est ouverte de 8 h 30 à 11 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 30. Efraim DELAVALL est consul. Le consul de Cuba, Marino ESTRADA, et le vice-consul. Manuel SECADES, reçoivent de 9 à 12 h. Ils acceptent les communistes et les anciens des Brigades internationales mêmes âgés. Le marquis de Campou de GRIMALDI-REGUSSE, consul du Guatemala, reçoit 66 rue de Grignan de 10 h à midi. Juan BONET, consul du Mexique, et Santos Carlos IMBROHORIS, vice-consul, reçoivent de 10 à 12 h, 1 rue de la République. Quant à Hector PIETRI, consul du Venezuela, très bien placé sur la Canebière n° 1, recevant de 9 h à midi, il vend des visas 500 F aux vrais agriculteurs, dont on a le plus grand besoin dans son pays, et aux capitalistes. Le passage Marseille - San Cristobal coûte 136 dollars.



Mais les internés essaient pour la plupart d'obtenir un affidavit d'amis des Etats-Unis qui les attire le plus : le consulat des Etats-Unis se trouve 6 place Félix Baret ; il est ouvert de 9 h à 16 heures. Beaucoup de fonctionnaires y sont employés : John HURLEY, consul général, George ABBOTT, consul-adjoint, Hiram BIMGHAM, V.L. COLLINS et Miles STANDISH, vice-consuls, Allan McFARLAME, chancelier.

Pour qu'ils puissent effectuer leurs démarches, le capitaine GORUCHOM accorde des permissions le mercredi matin à tous ceux qui sont convoqués :

- soit à la Hicem par Max KATZENELLENBOGEN,
- soit dans un consulat,
- soit encore à la Préfecture.

Deux soldats en armes, un chauffeur et un gardien sous la conduit du sergent DARLIX, les mènent en camionnette à Marseille jusqu'à la porte de leur consulat. Après quoi, ils ont toute liberté de faire leurs courses jusqu'à midi, heure du rendez-vous devant la Préfecture. Malheureusement leur accoutrement attire le regard des agents de police, outrés de constater que des ressortissants de l'Empire allemand, internés aux Milles, se promènent légalement à Marseille. Il arrive que le commissaire téléphone au capitaine GORUCHON pour lui exprimer son mécontentement et lui rappeler que l'état de guerre ne permet pas de telles libertés.

Comment s'effectue le départ des internés pour les Etats-Unis ? On pourrait les laisser partir du port de Marseille, ce serait assez simple. Il suffirait de les prévenir quelques heures auparavant. Non, on souffre de la psychose de la 5e colonne. On va les conduire à Marseille, Lyon, Paris, puis le Havre, Rouen, le Mans, Angers, Nantes et enfin Saint-Nazaire. Suivons les notes de notre ami Rudolf KOLLMANN de Vienne :

- 25 mars 1940 : libéré à 20 h, départ en camion, arrivée en gare d'Aix à 20 h 30, départ à 22 h 22, arrivée à Marseille 24 h.

- 26 mars 1940 : changement pour le train de Paris, arrivée à 15 h.

Changement de gare en fourgon cellulaire, les Parisiens se déchaînent, croyant enfin rencontrer la 5e colonne : "Sales B. Salauds". Gare Saint-Lazare 19 h 30, le Havre, 22 h 30. Nuit passée dans un camp.

- 27 mars 1940 : départ du Havre à 19 h 15, arrivée à Rouen à 21 h, transport en autobus pour la gare militaire, nuit passée dans le train.

- 28 mars 1940 : 4 h 15 lever, départ de Rouen à 6 h 30, pour le Mans, arrivée à 11 h 30, départ à 12 h pour Angers, arrivée à 14 h 20, départ d'Angers à 18 h pour Nantes, arrivée à 20 h 30. Nuit passée dans le train.

- 29 mars 1940 : départ de Nantes a 7 h 30, arrivée à Saint-Nazaire à 8 h 45.

En tout 22 changements, plus de 2 heures de camion, fourgon cellulaire, 33 heures de train, en 3 jours et demi pour 12 internés sous la surveillance de gendarmes ! Tout cela pour

tromper l'ennemi ! Pourtant leurs épouses, au courant depuis 3 jours, les attendent au bateau à Saint-Nazaire.

Le 29 au soir, embarquement sur le Champlain pour Netr-York. La traversée dure dix jours. L'océan est démonté et 90 % des passagers ont le mal de mer.

## **CAMP D'EMBARQUEMENT DU PHARO**

Par la suite, les transitaires en possession de leur autorisation de quitter la France et de leur passeport et visa sont conduits au Pharo, annexe du camp de Marseille. Ce camp d'embarquement n'est pas très apprécié en raison de la discipline de fer qui y règne. On regrette les braves soldats ardéchois et l'absence des bars, salle de jeux, banque, théâtre et surtout l'ambiance bon enfant des Milles. Par contre l'habitat est beaucoup plus agréable. Les transitaires disposent de lits en fer, paillasses, couvertures, eau courante et w.c.

Les neuf premiers arrivent le 13 février. Parmi eux deux jeunes gens de 15 et 19 ans. En mars et avril seuls quelques Viennois les rejoignent :

- en mars Max LOBW, né le 18 avril 1902 ; Jacques BODNER, né le 1er novembre 1920 ; Ernst OSTERMANN, né le 27 janvier 1916.

- en avril : Otto HAAS, né le 28 septembre 1908, émigré au Paraguay ; Arno HEYMANN, né le 10 juin 1916, à Stettin, le seul à ne pas être viennois qui part pour la Bolivie ; Fritz JELLINEK, né le 14 mars 1914 ; Kurt REINER, né le 13 septembre 1922 qui part pour New York ? Otto WEINBERGER, né le 28 août 1902 qui part pour Shanghai.

## **SORT DES DETENUS EN MAI 1940 ET APRES L'ARMISTICE**

Les centres de prestataires sont presque tous dissous en mai 1940. Les hommes des petits camps des Bouches-du-Rhône, des Basses Alpes et du Gard sont mutés soit au Meslay du Maine (Mayenne), soit au Mans (Sarthe), soit à Auxerre (Yonne). On leur donne une instruction militaire stricte, toujours derrière des barbelés, et ils sont gardés par des sentinelles, baïonnette au canon. Devant l'avance allemande, les canons grondent, les stukas font du piqué, les Français sont en pleine débâcle. Certains hommes comme l'écrivain Heinz LUNAU (9) peuvent embarquer pour Casablanca ; la plupart sont transférés dans un camp du sud de la France après de longs jours passés dans un train, ou après de longues marches mémorables : le metteur en scène Friedrich SCHRAMM ancien d'Antibes, des Milles et des Garrigues, a perdu "la flûte enchantée", partition qu'il avait achetée au chanteur Walter LIBOTH, en abandonnant son sac. Finalement il prend sur son dos l'artiste peintre Frédéric NATHANSON, qui a les pieds en sang et le traîne sur quatre kilomètres. Hans BELLMER, Ferdinand SPRINGER et presque tous les anciens d'Antibes, des Milles, des Mées, de Hanosque, de Marseille et de Forcalquier sont conduits au camp d'Albi, d'où la plupart sont libérés, pour avoir fait partie de l'armée française. Le règlement n'est pas strict. Libération et internement se succèdent souvent...

Certains s'évadent : c'est le cas de Peter LIPMAN-WULF, sculpteur de l'Université de Berlin. A Nice, il est conduit devant le général commandant d'armes. "Qui êtes-vous ?" lui demande le général. "Je suis le prestataire Peter LIPMAN-WULF". "Qu'est-ce que c'est que ça un prestataire ? Vous êtes en train de désertier, je vous envoie à Digne dans un régiment de chasseurs !". LIPMAN-WULF y passe 4 mois comme s'il était français. L'architecte Konrad

WACHSMANN (prix de Rome) se cache cours Sextius à Aix et Max ERNST à la villa Air Bel à Marseille (12).

D'autres tombent dans les mains des Allemands. Tous ne sont pas malmenés, s'ils ne sont pas juifs et s'ils sont volontaires pour regagner le Reich. Les juifs sont transférés au camp de Dachau. L'artiste peintre berlinois, Werner LAVES, devient ainsi officier traducteur ; la commission d'armistice en résidence à Aix envoie un camion chercher ses affaires à Châteaurenou. Par la suite Werner LAVES déserte de l'armée allemande. Les syndicalistes, Richard KIRN, futur ministre de Sarre, et le marin Helmuth BRUHNS (10), réclamés par les SS, sont livrés par Vichy.

Beaucoup se cachent à Nice grâce au CAR (comité d'accueil des réfugiés), à beaucoup de petites gens et à l'évêque Mgr REMOND dont Adolf SIEBERTH, chef d'orchestre viennois, est l'agent de liaison et le secrétaire. Lorsque les services du préfet retrouvent les fugitifs, ils sont envoyés aux Milles ou à Gurs près d'Oloron Sainte-Marie dans les Pyrénées-Atlantiques où pluie, boue, poux, famine rendent la vie difficile. Plus de mille y décèdent.

L'émissaire d'Eleanor ROOSEVELT, Varian FRY (11), et son "Comité américain de Secours" permettent l'émigration d'environ 1500 personnes et les Oeuvres juives "Hicem" beaucoup plus. Les Etats-Unis font appel aux grands savants comme les prix Nobel MEYERHOF (12) et REICHSTEIN (13). Le Mexique accueille les communistes. Mais à partir du 3 août 1942, la "solution finale de la question juive" décidée par la conférence de Wannsee en janvier 1942 trouve son application après les déportations de la zone occupée dans tous les grands camps de la zone sud. Le Vernet (Ariège), Gurs, les Milles, Rivesaltes (Pyrénées orientales). Des rafles ont lieu dans villes et campagnes. Des milliers de familles entières de juifs étrangers (pauvres ou riches mais souvent érudits ou tout au moins de valeur) arrivés depuis 1936 sont transférés à Drancy (puis Auschwitz) et ce dans la France dite libre du maréchal PETAIN. On livre des enfants de deux ans, d'anciens militaires français ; tous s'étaient placés sous la protection de la France, dite terre d'asile.

On ne peut que déplorer ces faits sans s'empêcher de penser au mot de Romain ROLLAND : "Intelligence - Amour !".

## NOTES

- (1) Le Secours Rouge est réservé en priorité aux communistes allemands (Les Barbelés de l'Exil. Presses universitaires de Grenoble, 1979, p. 31). "Le Secours rouge international créé en 1923 s'est rapidement doté de sections nationales" (Gilbert BADIA, Les bannis de Hitler, p. 67).
- (2) Les socialistes du SPD s'adressent au comité MATTEOTTI qui n'est pas réservé qu'aux Italiens.
- (3) L'assistance des Quakers (Gilbert BADIA, Les bannis de Hitler, p. 105).
- (4) La Cimade, association protestante d'accueil des étrangers. Comité inter mouvements de la jeunesse protestante d'aide à des évacués.
- (5) Le R.P. CHAILLET, né en 1900 à Scey-en-Varais (Doubs), connaissait bien l'Autriche par son séjour en 1938. Il secourt les Allemands expulsés, réfugiés, souvent juifs et fonde l'Amitié française avec le cardinal GERLIER et le pasteur BOEGNER. Il fonde "Témoignage chrétien", journal de résistance spirituelle. L'abbé SCOLARDI ouvre un bureau d'accueil d'étrangers à Marseille en 1933.
- (6) Comité d'assistance aux réfugiés d'Allemagne, le CAR est fondé en 1936. Raymond-Raoul LAMBERT en est le secrétaire général. Le CAR prend la succession du "Comité national de secours", présidé par Robert de ROTHSCHILD.
- (7) L'"American Joint Distribution Committee" finance toutes les associations de bienfaisance. La direction est à New-York, le bureau de Berlin a été transféré en 1933 à Paris.
- (8) Témoignages du comte von BUTTLAR, de Max GOTTLIEB, Bianka GRIESS, Edith HASENCLEVER, Werner HEYD, Eric ISENBURGER, JOSK, Mme NEUGASS, Erich LINICK, Oskar LUSTIG, Friedrich SCHRAMM, Adolf SIEBERT, Ferdinand SPRINGER, Emma STRAUSS, Heinrich STROBEL, Oskar STROH, TINTNER, Konrad WACHSMANN, Karl WRONKE, Werner ZIPPERT.
- (9) Interview de sa femme, Mme Elisabeth LUNAU, en juillet 1982 à New-York.
- (10) Interviews de Richard KIRN, à Sarrebruck, et d'Helmuth BRUHNS, à Hambourg, en juillet 1981.
- (11) Varian FRY, Surrender on Demand, New York, janvier 1945.
- (12) Interview de Daniel BENEDITE en février 1980. Daniel BENEDITE fut secrétaire général du Centre américain de secours. Il est l'auteur de La Filière Marseillaise (éditions Clancier Guénaud, Paris, 1984). Il a sauvé Otto MEYERHOF, alors interné aux Milles.
- (13) Interview et lettre du Dr Joseph WEILL (février 1983) qui détient un rapport du Prix Nobel REICHSTEIN sur son internement en Provence.

**LA MEDITERRANEE DANS  
L'IMAGINAIRE  
DE NOTRE TEMPS**

**par Jean ONIMUS**

Prenons garde ! Il s'agit de l'imaginaire, nullement, bien entendu, d'une réalité objective. Mais l'imaginaire, individuel et collectif, pèse souvent plus lourd dans l'Histoire que les faits qu'enregistre la science. Nous projetons dans le réel nos désirs, nos rêves et réciproquement le réel sert de support à nos besoins psychiques : nous nous fabriquons ainsi une réalité intermédiaire sur laquelle nous fondons nos jugements et notre conduite.. Il faut donc admettre que l'imaginaire n'est pas nécessairement frivole. C'est au contraire tout ce qu'il y a en nous de plus profondément vécu, la source de nos idées (de nos préjugés) et de nos comportements.

C'est ainsi que l'homme de la Méditerranée a constitué à travers l'histoire, pour "lui-même et pour les étrangers, un certain type ou stéréotype, un modèle mal délimité, assez contradictoire, porteur de toutes sortes de rêves et de fantasmes, mais suffisamment cohérent malgré tout pour former une sorte d'"essence concrète" qu'on peut vivre, qu'on reconnaît, qu'on peut même classer dans des catégories.

Il est évident que le support de l'imaginaire est avant tout la littérature qui délimite, anime, incarne et projette au dehors ce genre de type ; sans elle il ne serait que vaguement ressenti. On saisit d'emblée ce nuage complexe d'approximations et de renforcements dans un texte de Camus inséré dans le programme de sa revue Rivage, qu'il tentait de lancer à Alger, en 1938, avec Gabriel Audisio :

*"De Florence à Barcelone, de Marseille à Alger tout un peuple grouillant et fraternel nous donne les leçons essentielles de notre vie. Au cœur de cet être innombrable doit dormir un être plus secret puisqu'il suffit à tous. C'est cet être nourri de ciel et de mer, devant la Méditerranée fumant sous le soleil, que nous visons à ressusciter" (1)*

On surprend ici la mise au monde d'un fantasme : cet être, cette entité n'est qu'un rêve qui donnerait à sourire aux ethnologues, mais la création imaginaire des écrivains s'impose et met au monde de puissantes fictions. Citons encore Camus :

*"Les hommes qui hurlent dans les cafés chantants d'Espagne, ceux qui errent sur le port de Gênes, sur les quais de Marseille, la race curieuse et forte qui vit sur nos côtes d'Algérie sont sortis de la même famille. Lorsqu'on voyage en Europe, si on redescend vers l'Italie ou la Provence, c'est avec un soupir de soulagement que l'on retrouve cette vie forte et colorée" (2)*

Pour les Anciens, la Méditerranée était le centre de la civilisation, environné de tous côtés par des peuples barbares, des terres inconnues, des empires impénétrables : elle était le nombril du monde, Mare nostrum. A la fin du XVIIIe siècle cette mer est devenue pour les artistes et les poètes un rêve esthétique et moral, surtout en Allemagne. Que l'on songe à Hölderlin, à son roman Hyperion, au grand poème Archipelagus, etc : pour lui, la patrie de la beauté, du bonheur et des dieux c'est la Grèce. Que l'on songe aussi au Wilhelm Meister de Goethe, avec la célébration de l'Italie (le chant de Mignon). Puis ce fut le Philhellénisme, Byron à Missolonghi et les voyages romantiques : Lamartine dans le Proche-Orient (1831), Gauthier en Espagne, Flaubert et Nerval en Egypte et au Liban, Musset chanteur de l'Italie et de la Grèce (Nuit de Mai). Enfin Barrés découvreur du Liban, etc.

De nos jours les auteurs "méditerranéens" sont innombrables. Citons les Inspirations méditerranéennes de Valéry (conférence prononcée en 1933, Noces de Camus, les Inspirations méditerranéennes que publie à son tour Jean Grenier en 1942 avec Jeunesse de la

Méditerranée (un recueil d'essais), l'oeuvre de Bosco qui concerne l'Afrique du Nord et la Provence. Enfin le Niçois Le Clezio que j'aurai souvent l'occasion de citer.

Nous allons suivre un parcours allant de la mesure vers l'illimité. Il n'y a pas lieu de s'étonner de telles contradictions. Les mythes sont toujours ambivalents parce qu'ils sont organiques, vivants, donc infiniment complexes : ce ne sont pas des productions de l'intellect. Nous irons ainsi des aspects bénéfiques de la Méditerranée à certains pouvoirs destructeurs, dissolvants.

Il y a, semble-t-il, trois aspects positifs. Et d'abord une certaine philosophie de la vie.

## **UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE**

Il existe, paraît-il, une "pensée du Midi" qui induit un comportement intellectuel, voire une philosophie, une métaphysique et une ontologie - Pour bien saisir cette orientation fondamentale, ce "paradigme", il faudrait lui opposer la pensée "nordique".

Celle-ci, pour l'essentiel, pousse à l'intériorisation. La base de la vérité n'est pas située au dehors, mais dans l'intérieur des consciences. Le modèle initial en est le cartésianisme : l'évidence première est en moi. Ce n'est pas un fait observable, c'est une idée, une abstraction qui est à la base de toute connaissance vraie. Plus proche de nous, mais dans la perspective des philosophies de l'esprit qui ont dominé depuis trois siècles, Sartre confine sa recherche de l'Être dans l'analyse du "pour soi", c'est-à-dire de la conscience. De même, dans le domaine mystique, le comportement des moines d'Occident se fonde sur le retrait, le recueillement dans ce que saint Jean de la Croix appelle la nuit des sens : un refus de contempler le monde et d'y participer. Or l'intériorité est le lieu de la confusion, de l'insaisissable, du changement. A moins de se contenter d'abstractions claires et distinctes mais vides, la quête intime s'installe vite dans l'inquiétude, l'insatisfaction, les désirs illimités et, donc, la mélancolie. L'existentialisme allemand et français est triste ; son thème de départ est l'angoisse. Exister c'est constater le vide et prendre peur.

La conscience retournée sur elle-même ne peut être heureuse et son malaise secrète le sentiment de l'absurde ou, dans les moins mauvais cas, du tragique.

Il en résulte deux comportements typiquement nordiques. D'abord le goût du dépouillement : une certaine austérité ou "désincarnation". Le monde extérieur n'est qu'illusion et tentation ; le corps est méprisable ; les sensations physiques détournent de l'essentiel. "Le protestantisme, écrit assez lucidement Camus, est à proprement parler le catholicisme arraché à la Méditerranée" (3). On y constate en tout cas le refus des manifestations exubérantes et des liturgies spectaculaires ; l'essentiel est la bonne conscience et la bonne intention. La religion se ramène au dialogue direct avec l'intime de l'intime, c'est-à-dire Dieu. Piété toute subjective, intériorisée à l'extrême. Aussi le sentiment de la nature est-il souvent mal vu : une dissipation ! Et l'on se souvient de la nausée qui saisit le héros de Sartre en présence d'une belle racine de marronnier, trop vivante, cyniquement vivante, à son goût.

Second comportement typique : le parti pris acharné de travail. Puisque le monde est mauvais il faut le transformer. Max Weber a montré, dans son célèbre ouvrage de 1904 L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, les liens entre le protestantisme et l'esprit faustien. Tous deux correspondant assez bien à la frontière entre les pays du "nord" et ceux du

midi. Au nord on veut maîtriser la nature afin de l'exploiter ; il faut donc développer sciences et techniques ; il faut rationaliser le monde à notre usage.

En face la pensée méditerranéenne forme un ensemble, une "structure" en parfaite opposition. Là, pour trouver le réel, le vrai, on se tourne vers le monde extérieur. Ainsi les premiers penseurs de la Grèce furent des "physiciens", intéressés, non par leur vie intime, mais par le jeu des éléments qui forment l'univers. Penseurs extravertis, pour qui la nature est raison et le monde un *kosmos* ordonné dont les sphères célestes célèbrent l'harmonie. Le stoïcisme a fondé sa dure sagesse sur cette raison universelle : obéir, non se révolter car l'Être nous enveloppe. Même pour Platon les idées sont des essences concrètes dont nous gardons le vague souvenir et qui subsistent hors de nous. Voici comment -en parfait méditerranéen- Paul Valéry décrit la genèse de l'idée la plus abstraite qui soit (celle que Descartes découvre au premier éveil de sa conscience) l'idée d'Être :

*"Comment put naître une pensée philosophique ? Transportez-vous au bord de quelque mer merveilleusement éclairée. Là les ingrédients sensibles, les éléments (ou les aliments) de l'état d'âme au sein duquel va germer la pensée la plus générale, la question la plus compréhensive sont réunis : de la lumière et de l'étendue, du loisir et du rythme, des transparences et de la profondeur... Tous les attributs de la connaissance" (4).*

Il n'est question dans ce texte que de lumière, d'ingrédients sensibles, d'aliments, c'est-à-dire de sensations organiques, ce que Descartes méprise sous le nom d'étendue. L'opposition irréductible entre la pensée et l'étendue s'efface. La pensée émane du spectacle du monde comme une expérience concrète qui s'élargit et se complexifie de désirs, de tromismes, etc. Rimbaud (un nordique pourtant !) a dit cela en vingt syllabes :

*Elle est retrouvée  
Quoi ?  
L'éternité  
C'est la mer allée  
Avec le soleil.*

L'Un n'est pas une abstraction ! L'Un est dans la nature et particulièrement dans la mer :

*O mer inséparable  
O mer pleinement conciliée (5)*

chante Saint-John Perse, et avant lui Claudel :

L'eau toujours s'en vient retrouver l'eau (6).

L'Un c'est une totalité vécue, poétiquement ressentie. La contemplation de la mer immobile sous le soleil nous arrache au monde du multiple, nous projette dans une réalité supérieure dont nous avons vaguement la nostalgie : "La mer efface les choses de la terre" (7), nous dit Le Clezio.

Avec elle on se nettoie des poussières du contingent, on pénètre tout vivant dans le temple de l'Immobile. Ou plutôt on comprend comment le multiple étincellement peut se fondre dans l'unité ; une haute leçon métaphysique !



Mais dans nos régions il n'y a pas que la mer : il y a aussi le soleil, véritable fondement des métaphysiques de l'Être et des monothéismes. La pensée du midi est (dirait Gilbert Durand) (8) de régime diurne. Elle s'égaré dans l'opacité de la nuit : pour elle le soleil est la source de la vie, le garant des certitudes, l'aliment de l'optimisme, l'axe du retour éternel. A l'instant de mourir les Anciens se tournaient vers le père de toutes choses et lui disaient adieu ; ils l'appelaient l'invaincu et l'invoquaient dans les moments de détresse ; maintenant encore, sa lumière console et rend le courage de vivre : "au centre de mon âme il y a un soleil invincible" (9), disait Camus à Gabriel d'Aubarède. Ainsi l'éveil de la conscience, la morale, la philosophie de l'Être, tout émane ici non d'un retrait mais d'une participation, d'une communion avec les puissances cosmiques : c'est la nature qui délivre, soulage l'inquiétude, dispense des certitudes et propose même une sagesse. Plus besoin de grâce divine et de salut, le péché s'évapore dans la lumière : il suffit de vivre à l'image d'un monde ordonné et beau.

*"Pourquoi carier d'angoisse, demande Le Clezio, de peur, de laideur "Il y a tant de beauté ici, à chaque instant, dans le ciel, sur les rochers, dans l'herbe, à la surface de la mer. Il y a tant de magique beauté" (10)*

Chez le méditerranéen la fièvre de changement, de nouveauté, de dépassement est très atténuée. A quoi bon chercher autre chose si tout est là, à portée de la main ? "A Paris on peut avoir la nostalgie de l'espace... Ici, affirme Camus, l'homme est comblé et assuré de ses désirs" (11). Et dans ce même livre, Noces, tout ruisselant du bonheur de vivre, on trouve ces lyriques énumérations :

*"La baie, le soleil, les terrasses vers la mer, les fleurs et les stades, les stades, les filles aux jambes fraîches, on est bien au soleil. , la course des jeunes gens sur les plages de la Méditerranée rejoint les gestes magnifiques des athlètes de Delos" (12).*

Après les angoisses de la guerre Camus écrit encore :

*"Dans les pires années de notre folie, le souvenir de ce ciel ne m'avait jamais quitté. C'était lui qui, pour finir, m'avait empêché de désespérer" (13).*

Par contre, c'est au contact de la pensée nordique que s'est développée chez Camus la hantise de l'Absurde. Il a lu le livre terrible de Chestov sur Kierkegaard et cette lecture l'a profondément marqué. Pour le méditerranéen, le salut -et la foi- ne supposent pas un déchirement, ni ce passage par le vide que décrit Kierkegaard : la transcendance est à portée du regard, l'infini, l'inaltérable sont là, dans l'horizon marin.

Cette énorme divergence entre Nord et Sud a divisé l'Occident en deux versants dont les relations antagonistes mais complémentaires ont fait la richesse et la fécondité créatrice. Goethe avait profondément senti cela et dans son Faust il avait rêvé d'un mariage entre l'Hélène grecque et le Faust germanique. Hélène c'est la beauté, l'harmonie physique et morale, la sagesse heureuse ; Faust c'est une fièvre de renouvellement, une impatience des limites, le besoin de transformer l'existence. Hélas, leur fils Euphorion n'aura qu'une existence éphémère, comme s'il était impossible de marier ces deux comportements, pourtant si spécifiquement humains : le désir de changer la vie en maîtrisant la nature, et la jouissance de l'harmonie naturelle du monde. Qu'est-ce, en effet, que le "bonheur d'Hélène" ? C'est une sagesse fondée sur le sens du beau : au lieu de transformer le monde, vivre à son image, parce

qu'elle rayonne le bonheur ; au lieu de vouloir changer, participer de tout son être à ce qui s'offre à vous. Écoutons encore Le Clezio :

*"La beauté est donnée. Et je suis dans la beauté immédiate. Je vois le ciel, La mer bleu clair, et l'eau violette à l'horizon. Tout est là dans le bleu profond du réel, dans la plénitude de la lumière. Devant moi, la mer est immense. Je ne peux imaginer de frontières. Le langage des hommes, les émotions, les souffrances où sont-ils ? Il n'y a rien ici. Il y a l'espace, la mer, le ciel... Vivre avec l'image de cette beauté : c'est cela que je voudrais savoir faire. La netteté de ce pays, la transparence, la profondeur et le miracle de cette rencontre de l'eau, de la pierre et de la lumière : voilà la seule connaissance, la première morale" (18).*

Cette sagesse peut paraître intellectuellement courte : en fait elle est vitale et profonde, organique, complexe car elle touche l'être tout entier : mesure-t-on bien tout ce qu'implique une telle réconciliation avec l'existence ? Exaltation du corps et des sens ? Oui, mais plus encore : dilatation de l'esprit, respiration profonde de l'âme dans la joie de vivre. "Le monde est beau, s'écrie Camus, et hors de lui point de salut" (15). Tout se résume dans ce oui libérateur (aux antipodes des refus faustiens) : "Le monde est beau et tout est là. Dans la lumière du monde reste notre dernier amour" (16). Ainsi s'achève le livre où Camus décrivait tous les aspects successifs de la révolte humaine : il s'achève sur une acceptation.

Depuis le romantisme les pays du midi ont polarisé une nostalgie : celle qui travaille en profondeur l'âme humaine, la nostalgie d'une plénitude, d'un accomplissement qui pourrait saturer les désirs. A Tipasa, à midi. Camus a senti son âme se rassasier :

*"Je regardais la mer qui, qui à cette heure, se soulevait à peine d'un mouvement apaisé et je rassasiais les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche ; je veux dire aimer et admirer... Je découvrais à Tipasa qu'il fallait garder intactes en soi une fraîcheur, une source de joie... Je retrouvais ici l'ancienne beauté" (17).*

Et deux fois, dans Noces, Camus, pour désigner la Méditerranée, parle en effet de la patrie de l'âme. "Oui, dit-il, c'est là-bas qu'il nous faut retourner. Cette union que souhaitait Plotin, quoi d'étrange de la retrouver sur la terre ? L'Unité s'exprime ici en termes de soleil et de mer" (18).

Plotin ne cherchait-il pas l'unité dans une sorte d'extase dans la lumière intelligible ? De cette extase, la lumière du soleil nous donne l'expérience sensible : les assises du paradis néo-platonicien (ce "là-bas" dont rêvaient les philosophes mystiques) sont ici, en ces lieux où l'âme, loin de se sentir en exil, découvre sa parenté avec le monde. Au lieu d'être une lutte titanessque et sans merci menée contre l'ordre des choses, l'Histoire, ici, change de nature et devient un accord. L'âme, étonnée, se retrouve chez elle, dans un milieu qui lui ressemble. Ce n'est plus un chaos, l'empire du mal, où l'absurde défilé des contingences : c'est, au contraire, le terrain où s'enracine et puise sa sève toute métaphysique. Écoutez Valéry :

*" Ce ciel cette mer, ce soleil... ont suggéré aux esprits contemplatifs ces notions d'infini, de profondeur de connaissance, d'univers... dont je vois l'origine très simple dans la présence d'une lumière, d'une étendue, d'une mobilité surabondante, dont l'impression est toute de majesté et de toute puissance et parfois de caprice supérieur, de colère sublime, de désordre des éléments qui s'achèvera toujours en triomphe et en résurrection de la lumière et de la paix" (19).*

## LA PERSONNE HUMAINE

La Méditerranée inspire donc une philosophie de la vie, une sagesse, une morale, une métaphysique. Mais, bien plus encore, elle a procuré à l'humanité une certaine idée de la personne humaine -et cela touche de très près notre vie quotidienne, telle qu'elle tend à s'instaurer dans les pays civilisés. Elle nous a aidé à prendre conscience des droits et pouvoirs de l'individu, et, d'autre part, elle a ouvert sur le monde, double mouvement centripète et centrifuge, mouvements complémentaires car la fermeture sur soi produit l'individualisme si elle n'est accompagnée de la découverte des autres.

## L'AUTO-SUFFISANCE

Mais avant de s'ouvrir il faut d'abord exister. Or il est bien connu que les côtes très découpées de la Méditerranée favorisent les petites communautés farouchement indépendantes et attachées à leur liberté. Ce n'est pas vrai seulement de la Grèce et des côtes de l'Asie Mineure. A Deya, par exemple, sur la côte nord de Majorque, le géographe Deffontaines, qui y possédait une maison, se plaisait à décrire la "marine" formée de quatre ou cinq maisons. Type parfait d'habitat méditerranéen : une barque sur la plage, des filets de pêche, une vigne, des figuiers, des oliviers, quelques jardins et terres de culture ; plus haut, un bois de chênes verts ; quelques moutons, un poulailler. Que demander de plus ? Vivre ainsi donne de l'assurance, on prend conscience de sa force, on n'a besoin de personne : la variété des occupations (qui fait d'un même homme un pêcheur, un éleveur, un vigneron, un moissonneur, etc.) ouvre les sens, élargit l'expérience, et satisfait l'esprit. Dans ce cadre limité l'individualisme prospère et avec lui la conscience de soi. On voit poindre une "civilisation de la calanque", à l'opposé de celle des grandes plaines illimitées où les Empires se fondent en une masse indistincte et asservie. La Méditerranée enfante ainsi les peuples de la liberté, conscients chacun de leur différence propre, de leur histoire, de leurs traditions et de leurs droits.

## L'OUVERTURE SUR LE MONDE

L'autosuffisance risque de favoriser des conduites de fermeture et de refus : mais heureusement la calanque ouvre sur une mer qui invite au voyage. Ce n'est pas la mer hostile, redoutable, dont la houle sauvage interdit l'accès : c'est une mer humanisée, familière, qui s'enfonce dans les terres, qui vient à vous avec ses vagues caressantes et tentatrices.

Alors à l'autonomie personnelle se superpose le goût des voyages et cette autre liberté, plus exaltante encore, celle de la mobilité. A travers cette mer fermée mais vaste on peut ouvrir des chemins familiers vers les autres par l'échange, le troc, le commerce. De là vient ce sentiment de solitude et d'exil qu'éprouve le méditerranéen quand il s'enfonce au coeur d'un continent et qu'il perd la mer de vue. Que l'on songe au cri de délivrance que poussèrent les Dix Mille (d'après Xénophon) quand, après des mois d'errance sur les plateaux d'Anatolie, ils aperçurent enfin la mer, la mer libératrice.

*"O mer sans régence ni tutelle, mer sans arbitre ni conseil.  
mer sans gardes ni clôtures,  
O mer ouverte, mer de fête. " (20)*

Ainsi psalmodie Saint-John Perse. Et quelle exubérance chez le petit Daniel, de Le Clezio quand pour la première fois il découvre une plage ! "Il y avait si longtemps qu'il

pensait à toute cette eau libre, sans frontières" (21). "Mer de fête", dit Saint-John Perse, parce qu'elle semble lever les obstacles, les limites et toutes les contraintes. Près d'elle l'homme cesse de regarder la terre : il porte les yeux sur un horizon sans fin. Camus exprime cela d'un mot : "La mer nous lave et nous rassasie dans ses sillons stériles. Elle nous libère et nous tient debout" (22). Les riverains de cette mer vont, tout naturellement, former des peuples "debout", impatients du joug, quel qu'il soit.

## **LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE**

La facilité des voyages intensifie les relations commerciales et celles-ci, à leur tour, développent (par effet d'exportation) les industries locales. Mais surtout les voyages permettent les comparaisons et donnent le sens de la relativité. Les échanges d'idées, les confrontations entre les techniques élargissent et fécondent les esprits, suscitent l'esprit critique et la réflexion créatrice, affinent le goût, ouvrent la voie aux "grandes questions" et à la philosophie ; la vie sédentaire et l'esprit de clocher s'installent au contraire dans la stagnation. Aussi la Méditerranée, comme du reste toutes les mers fermées (cf. la mer de Chine) a-t-elle été un intense foyer de civilisation. Il faut lire à ce sujet les pages inspirées que Valéry consacre, dans Variété, à la Méditerranée. Elles annoncent et condensent le grand livre de Braudel :

*"La nature méditerranéenne, les ressources qu'elle offrait les relations qu'elle a déterminées ou imposées, sont à l'origine de l'étonnante transformation psychologique et technique qui, en peu de siècles, a si profondément distingué les Européens du reste des hommes. Ce sont les Méditerranéens qui ont engagé le genre humain dans cette manière d'aventure extraordinaire que nous vivons, dont nul ne peut prévoir les développements. "* (23).

Comme si la Méditerranée s'était trouvée être, dans le processus de l'Evolution, un relais essentiel, point de départ d'une avancée décisive pour l'humanité.

## **LA MESURE ET LE SENS DES LIMITES**

Sur le plan de l'imaginaire, la mer s'oppose radicalement à l'océan. L'un écrase par son immensité, terrorise par ses fureurs, donne à rêver d'inaccessibles rivages, des transcendances infinies. Il accueille le fantastique, l'irréel et se peuple de monstres. L'autre reste en relations avec des paysages limités et une altérité accessible : elle ne nous sépare pas du Tout Autre. Les riverains de la mer rêvent plus volontiers du possible que de l'impossible, du raisonnable que du déraisonnable : ils tirent de leur expérience une sagesse, une prudence, un sens de la mesure et beaucoup de méfiance pour tout ce qui est excessif. Leur morale (celle d'Aristote) prône le juste milieu. Les idéologies systématiques et totalitaires n'ont guère prise sur des esprits critiques mûris par l'expérience des différences. Les intégrismes, les fondamentalismes, les fanatismes ne sont pas méditerranéens : ils viennent d'ailleurs. Tout parti pris exclusif est marqué de sottise. L'Hybris (ce qui dépasse la mesure) est un péché contre l'ordre, que punit tôt ou tard la Némésis, la vengeance des justes dieux. Camus s'est efforcé de dire cela dans un poème (le seul qu'il ait écrit, à ma connaissance) et qui n'est d'ailleurs pas une réussite :

*"Vie latine qui connaît ses limites  
Rassurant passé ! O Méditerranée  
Le miracle de ton histoire  
tu l'enfermas tout entier  
Dans l'explosion de ton sourire  
Ton monde est à notre mesure" (24)*

A la mesure de 'homme... qui aussitôt et tout naturellement se croit, avec Protagoras, la mesure de toute chose. Ainsi naît ce qu'on appellera plus tard l'humanisme qui n'est, en profondeur, que l'application, en tout domaine, du sens de la mesure. Celle-ci s'affirme dans la nature extérieure (qui est tempérée, avec une flore, une faune moyennes, sans exubérance excessive). Mais elle n'est pas offerte tout naturellement : c'est une conquête qui s'impose. Elle ne dépend pas seulement des moeurs et des lois mais d'une vertu primordiale, la prudence qui, à elle seule, évite très concrètement et au coup par coup que les vertus ne s'altèrent en vices. La prudence ne se laisse pas édicter : elle transcende les codes ; c'est un instinct, un art, un goût dont on hérite organiquement comme d'une expérience ancestrale.

On sait quel rôle la notion de limite a joué dans la pensée de Camus : il l'a tirée de sa culture gréco-latine :

*"La pensée grecque s'est toujours retranchée sur l' idée de limites. Elle n'a rien poussé à bout, ni le sacré, ni la raison, parce qu'elle n'a rien nié ni le sacré ni la raison. Elle a fait la part de tout, équilibrant l'ombre par la lumière. Notre Europe, au contraire lancée à la conquête de la totalité, est fille de la Démesure" (25)*

Camus introduisait d'ailleurs volontiers une différence entre le legs d'Athènes et la tradition de Rome. Il y a eu à Rome une démesure qui a consisté à mettre la force au service de la raison, au risque de disqualifier la raison. Le véritable esprit méditerranéen se limite, pour Camus, à l'aire hellénique : "La Méditerranée est la négation même de Rome et du génie latin" (26), déclare-t-il en 1937, influencé évidemment pas le climat anti-italien que développaient alors la montée du fascisme et la guerre d'Ethiopie. Plus tard, dans l'Homme Révolté (1951), Camus ne trouve de compensation à la nécessaire révolte de l'homme contre sa condition que dans ce qu'il appelle la "pensée de midi", qui est le sens des limites. On ne saurait, même pour défendre les meilleures causes, commettre des actes inhumains :

*"Toute pensée, toute action qui dépasse un certain point se nie elle même car il y a une mesure des choses et de l'homme... La démesure passe aveuglément la frontière où les contraires s'équilibrent. Cette notion de limite ainsi comprise rejoint une valeur traditionnelle de la pensée grecque et méditerranéenne. . Cette notion, de même que les notions mitoyennes de nature et de beauté, est systématiquement ignorée par l'idéologie européenne.. Je ne dresse pas la Méditerranée contre l'Europe mais j'affirme que celle-ci a assez prouvé qu'elle ne peut se passer de celle-là" (27)*

La vraie civilisation, celle qui a une portée universelle parce qu'elle se fonde sur des principes indiscutables, est à ce prix.

Mais alors comment le christianisme, doctrine absolue, exigeante, d'origine sémitique, peut-il s'incarner en Méditerranée ? Même question pour le marxisme, doctrine non moins totalitaire et intolérante. Camus explique que la Méditerranée a "plotinisé" le christianisme en

le débarrassant de son hybris d'origine. L'islam de même s'est hellénisé autour de la Méditerranée, acquérant cette rare vertu de tolérance et d'ouverture qui caractérise les grands philosophes de l'Espagne maure. Quant au marxisme, c'est sur ce point précis que s'est produite la rupture entre Camus et Sartre : celui-ci (un homme du Nord) !> n'admettait pas les réticences de Camus devant les exigences radicales (parfois sanglantes) de la révolution, si juste soi-elle. Camus rêvait déjà d'un socialisme "à visage humain" :

*"Le conflit profond de ce siècle, écrit-il, s'établit entre la pensée du Nord et la tradition méditerranéenne, il y a une exigence invincible de la nature humaine dont la Méditerranée garde le secret. L'Europe n'a jamais été que dans une lutte entre midi et minuit"* (28)

Mais autant "minuit" donne le vertige et plonge dans l'illimité, autant "midi" retient et stabilise les élans inconsidérés. L'homme est un être instable, inquiétant, sollicité par des aspirations à la fois contraires et insatiables, chez qui les idées les plus nobles, poussées trop loin, se transforment en démons dévastateurs ; l'esprit de la Méditerranée le protège à la fois des excès du cœur et des excès de la raison, de l'aventurisme romantique et des violences impitoyables d'une raison devenue folle ; c'est un esprit "réaliste", mûri par une longue histoire, attentif à se garder des insidieuses tentations de l'esprit et des débordements passionnels. Cela s'appelle d'un mot que les violences et les ambitions du monde actuel ont déconsidéré : cela s'appelle sagesse.

## **DEMESURE ?**

L'ambivalence qui caractérise toutes les valeurs, même les plus hautes, n'épargne pas l'esprit méditerranéen. Il peut y avoir un excès même dans la mesure, un mauvais usage même de la sagesse... Paradoxalement, la patrie de l'humanisme peut quelquefois démobiliser l'homme, réduire l'envergure qui lui est naturelle, porter atteinte à ce qu'il y a en lui d'essentiel.

Elle peut, en effet, briser en lui cette impatience des limites, cette fièvre de l'absolu, ces désirs, sans limite tolérable, de savoir, de maîtriser la nature, d'instaurer le royaume de l'homme qui font la grandeur spécifique de l'espèce. Une dénaturation inacceptable, mais que, pourtant, non sans quelque étourderie, semble accepter Camus lorsqu'il dit qu'ici "l'homme est comblé et assuré de ses désirs" (29). Qui ne pressent les conséquences mortelles d'une telle saturation ?

Le sens de la mesure est intrinsèquement négatif : il est réducteur puisqu'il conduit à prôner des abandons, voire des trahisons, lorsque les voies dans lesquelles on s'est engagé conduisent à certains abus. Au reste, pour éviter ces à-coups, ne vaut-il pas mieux ne pas s'engager du tout, se tenir en retrait ? C'est le conseil de la prudence. Car comment incarner une valeur sans risquer de se salir les mains et de dépasser la mesure ? Ce sont justement les difficultés qu'a rencontrées Camus : l'esprit de mesure est mal vu des militants de tout bord, il se dévalorise vite dans la grisaille des doutes et des hésitations. Suspect à tous, il porte atteinte à la confiance des amis, à la rectitude d'une conduite. Mais plus que tout il met une sourdine aux plus nobles élans de l'esprit et du cœur. Si un tel esprit guidait tous ses pas, l'humanité ne progresserait qu'à pas timides, ou plutôt stagnerait. Il y a donc une sorte de démesure dans la mesure même lorsqu'on veut exactement lui obéir en écartant toute espèce de risque d'aventure. Heureusement les méditerranéens sont trop sages pour être tombés dans ce paradoxal excès.

Mais il en reste un autre -qui lui est apparenté- c'est la tendance à s'abandonner dans le confort physique et moral que procurent des climats trop heureux, trop bénis par le ciel... On se laisse aller, on reçoit béatement le soleil, on endort en soi la vie. La jeune tchèque Martha, dans la pièce de Camus *Le Malentendu*, rêve des pays du Sud, mais elle en rêve par désespoir de vivre :

*"J'ai lu dans un livre que le soleil là-bas mangeait jusqu'aux âmes et qu'il faisait des corps resplendissants mais vidés par l'intérieur. J'ai hâte de trouver ce pays où le soleil tue les questions".*

Désir ambigu, qui est, au fond, un désir de mort. Désir d'une vie purement physique, coma spirituel, renoncement à penser, à réfléchir : "on vit près du corps et par le corps" (30).

Cette torpeur de l'âme et de l'esprit, cette inertie dans un absolu devenu sensible, Paul Valéry l'a éprouvée lui aussi dans l'éclat de Midi au Cimetière marin de Sète. Douce absolu, que l'on savoure comme une sieste, à l'heure de la sieste. Un absolu qui endort, qui éloigne de la vie et qu'il faut rompre pour rentrer dans l'action :

*"Le vent se lève ! Il faut tenter de vivre"*

Lors d'une visite à Mallarmé, dans sa propriété de Valvins, le 14 juillet 1898, par une journée d'intense chaleur et de lumière, Valéry fit cette expérience d'une plénitude négative :

*"Au soleil dans l'immense forte du ciel pur, je rêvais d'une enceinte incandescente où rien ne dure, mais où rien ne cesse. Comme si la destruction elle-même se détruisît à peine accomplie. Je perdais le sens de la différence de l'être et du non-être..." (31).*

Dans l'éblouissement du soleil l'esprit s'absente ou s'endort.

*"La grandeur, constate de son côté Le Clezio, l'intensité de la mer... la force du ciel clair, l'extrême tension de l'horizon, c'est tout cela qui me nie, m'expose, m'éparpille" (32).*

Désintégration de la vie active, effacement du désir, béatitude soporifique : voilà l'autre versant de la joie de vivre méridionale. On dirait alors que la Méditerranée incite à la paresse : songeons aux "lazzaroni" qui, de Naples à l'Afrique du Nord, de l'Espagne à la Provence rêvassent à longueur de journée, à la tiédeur du soleil, à l'abri du vent. Tel ce jeune Mondo de Le Clezio, qui reste perpétuellement allongé sur un brise-lames à "regarder les étincelles sur la mer et à écouter le bruit des vagues" (33). Il y a aussi, dans le même livre, la fugue buissonnière de Lullaby couchée sur les roches brûlantes du Cap de Nice :

*"Le soleil brûlait avec force dans le ciel. Les rochers blancs étincelaient et l'écume éblouissait comme la neige. On Était heureux ici. On n'attendait rien, on n'avait plus besoin de personne" (34)*

Bonheurs tout négatifs, aux limites de l'inconscience. Ne reste alors que ce "pur sentiment d'exister" dont parlait Rousseau à propos de ses dérives sur le lac de Bièvre. On flotte entre le tout et le rien. Le monde s'éloigne, s'estompe. On s'endormirait tout de bon sans la présence précaire d'un "cogito" affaibli, expirant, tout à l'opposé de celui de Descartes et des philosophes de l'intériorité.

*"Vivre transparent et léger, sans nom et sans personne. Vivre de cette lumière comme si je n'avais rien d'autre à faire qu'attendre sans impatience jusqu'à oublier même ce que j'attends" (35).*

On a reconnu Le Clezio ; mais on reconnaît aussi la torpeur des corps nus sur les plages d'été. L'être humain se fond dans une matière universellement éblouissante, qui n'offre plus prise à l'action parce qu'elle absorbe toutes les différences et noie dans l'Unité sensible.

*"Lullaby était pareille à un nuage. Elle se mélangeait à ce qui l'entourait. Elle était le vent, elle était le sel" (36).*

Ainsi se rencontrent les extrêmes : le limité donne lieu à l'illimité, l'humain s'ouvre sur l'inhumain, le relatif débouche sur l'absolu, la mesure éclate en démesure...

Mais on peut encore aller plus loin : ces pays heureux sont aussi des pays tragiques car ils donnent à penser le néant. Barrés l'avait déjà éprouvé en Espagne et à Venise : "Du Sang, de la Volupté et de la Mort". Même le chantre de la Méditerranée heureuse, Camus, parlera de la face noire et tragique du soleil :

*"La Méditerranée a un tragique solaire qui n'est pas celui des larmes... On peut comprendre en ces lieux que si les Grecs ont touché au désespoir c'est toujours à travers la beauté et ce qu'elle a d'oppressant. Dans ce malheur doré la tragédie culmine" (37)*

Toute intensité -celle du bonheur, de la lumière, de l'amour- donne à penser la finitude et le néant : la mort se rapproche quand s'exalte la vie. On dirait que la pureté des éléments, l'immensité de la mer, l'immobilité du ciel ont pour effet de nier la créature, de réduire à rien le contemplateur. On se trouve désincarné, désarmé dans un milieu trop ardent, qui vous exclut.

*"Ce n'était pas des actions de grâce qui pouvaient me monter aux lèvres, mais ce nada qui n'a pu naître que devant des paysages écrasés de soleil... Ce qui me frappait ce n'était pas un "monde fait à la mesure de l'homme -mais qui se refermait sur l'homme... Ici je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. " (38).*

Cette dernière phrase, écrite à l'occasion d'un retour à Tipasa, a de quoi surprendre : ne contredit-elle pas tout ce que Camus affirme par ailleurs ? Mais ne serait-elle pas l'expérience ultime, la plus profonde, celle qui, après tant d'émerveillements et de cris de bonheur, découvre l'indifférence, l'inhumaine froideur d'une Nature d'autant plus distante qu'elle est plus sereine ? Et Camus parle alors de "la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur" (39). L'illimité, qui est au fond de tout, reprend alors ses droits et l'homme, une fois de plus, se sent annihilé par un monde qui l'ignore.

Telles sont les dimensions oniriques contradictoires qu'inspire la Méditerranée. Une telle ambivalence montre bien qu'il s'agit d'une expérience profonde, presque élémentaire, dans laquelle nous projetons la complexité vivante de notre psychisme.

Cependant ce qui prédomine c'est l'exubérance, la joie de vivre avec un certain usage prudent du bonheur, ce que j'appellerai la justesse méditerranéenne, à distance de tous les excès. Une leçon de sagesse qui se traduit par un certain style de vie. La Méditerranée a porté



ceux qui ont vécu sur ses rivages à une sorte de point de perfection dans l'équilibre si instable des valeurs. Elle a fait mûrir une sorte de "race" qui n'a rien de biologique, une race toute spirituelle, "née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans la simplicité et -debout sur les plages- adresse son sourire complice au soleil éclatant de ses ciels" (40).

## NOTES

- (1) CAMUS Essais, edit. Pléiade, p. 1331 (c'est la fin de Noces)
- (2) *ibid.* p. 1323
- (3) conférence sur la Nouvelle Culture méditerranéenne, 1937, Essais, édit. Pléiade, p. 1323
- (4) Oeuvres, t I, p. 1093, éd. Pléiade
- (5) Amers
- (6) Cinq grandes Odes, p. 49
- (7) Mondo, p. 77
- (8) cf. Les Structures anthropologiques de l'Imaginaire
- (9) Essais, p. 1339, édit. Pléiade
- (10) L'Inconnu sur la terre, p. 310
- (11) Noces, p. 67
- (12) Noces, p. 68
- (13) L'Eté, p. 874
- (14) L'Inconnu sur la Terre, p. 135 et 137
- (15) Noces, p.87
- (16) Essais, éd. Pléiade, p. 708
- (17) Essais, éd. Pléiade, p. 873
- (18) Noces, p. 75
- (19) Oeuvres, t. I, p. 1093, éd. Pléiade
- (20) Amers, p. 154-156
- (21) Mondo, p. 159
- (22) Essais, éd. Pléiade, p. 886
- (23) Oeuvre, t. I, p. 1096, éd. Pléiade
- (24) Essais, p. 1208, éd. Pléiade
- (25) Essais, p. 853, éd. Pléiade
- (26) Essais, p. 1324, éd. Pléiade

- (27) Essais, p. 697 et p. 1710, éd. Pléiade
- (28) L'Homme révolté. Essais, éd. Pléiade, p. 703
- (29) Noces, p. 67
- (30) Noces, p. 72
- (31) Oeuvres, t. I, p. 633, éd. Pléiade
- (32) L'Inconnu sur la Terre, p. 135
- (33) Mondo, p. 17
- (34) Hondo, p. 78
- (35) L'Inconnu sur la Terre, p. 141
- (36) Mondo, p. 39
- (37) Essais, p. 853, éd. Pléiade
- (38) L'Envers et l'Endroit, p. 44 et Noces, p. 56
- (39) Noces, p. 56
- (40) Noces, p. 60

# COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

par Ralph SCHOR

Yves LEQUIN (ouvrage publié sous la direction de), *La mosaïque France. Histoire des étrangers et de l'immigration en France*, Paris. Larousse. 1988. 479 pages.

Il existe de nombreux travaux consacrés à l'histoire de l'immigration en France, mais il s'agit d'articles parfois anciens traitant un point particulier et de livres limités à une période ou à une nationalité. La vaste synthèse publiée sous la direction d'Yves Lequin, avec les historiens N. Coulet, M. Garden, F. Malino, J.P. Poussou, P. Riché, les juristes J. Gaudemet et J.P. Ploy, le démographe G. Tapinos, la sociologue D. Schnapper, est donc la bienvenue. L'ouvrage, accompagné des indispensables cartes, graphiques et diagrammes, doté en outre d'un riche ensemble de photographies, mène le lecteur de la fin de l'empire romain à l'époque actuelle. Pour chaque époque, les aspects démographiques et statistiques, les règles du droit, le rôle des nouveaux venus dans la société et l'économie, les réactions du milieu d'accueil font l'objet de mises au point substantielles.

Il apparaît d'abord que l'actuel territoire français n'a jamais constitué un monde clos. Les étrangers, établis définitivement ou simples voyageurs, y furent constamment présents en qualité d'envahisseurs, esclaves dans les temps anciens, ouvriers ensuite, marchands, ambassadeurs, ecclésiastiques, pèlerins, artistes, étudiants, mercenaires... Les juifs, auxquels de nombreuses pages sont consacrées, avaient beau être installés de longue date, ils étaient vus comme des étrangers et furent soumis à un statut particulier jusqu'à la Révolution : quant aux vexations, elles ne leur furent épargnées ni avant ni après cette date.

Autre enseignement : la fixation du tracé des frontières et l'apparition du sentiment national peuvent modifier l'expression des sentiments inspirés par les étrangers, mais ne changent pas la nature de ces sentiments. Le portrait stéréotypé de certains "autres", par exemple le Germain, bon soldat, arrogant, ambitieux et un peu fourbe, naquit avant l'entité française, en un temps où celui qui habitait au nord de la Loire considérait aussi le méridional comme un étranger.

Le livre permet aussi de mesurer ce que la France doit aux étrangers, particulièrement à l'apogée de la monarchie quand elle s'affirmait en Europe grâce à sa démographie florissante et à son rayonnement culturel. "De François Ier à Louis XIV, c'est à un racolage systématique des talents que la monarchie se livre, ceux des artistes, des ingénieurs, des artisans, des ouvriers spécialistes ; et, surtout, des grands commis de l'Etat" (page 219). Hollandais étaient certains grands entrepreneurs de l'industrie textile et les techniciens qui asséchaient les marais, Suédois les fabricants de goudron si utiles pour la construction navale, Anglais les sidérurgistes, Genevois les grands banquiers ; si l'on regarde vers les producteurs de cognac, alcool symbole d'un certain art de vivre français, on trouve un Martell venu de Jersey et un Hennessy irlandais. A-t-on oublié que Rousseau et Marat venaient de Suisse ? Et dans le monde de la musique, Lulli, Cherubini, Gluck, Offenbach étaient aussi nés hors de France. tout comme, dans d'autres domaines, Concini, Mazarin, Maurice de Saxe, Necker. Enfin, il faut rappeler, bien que cette évidence ait été niée par les milieux xénophobes, que depuis la deuxième moitié du XIXe siècle la France put seulement compenser sa faiblesse démographique persistante et le coût humain des guerres mondiales grâce à l'arrivée d'un flot continu de travailleurs immigrés. Ceux-ci donnèrent à l'agriculture et à l'industrie les bras nécessaires qui permirent de relever les ruines et parfois d'éviter certains investissements onéreux

Sur tous ces points les auteurs apportent de précieux éclaircissements. L'étude du XXe siècle apparaît à la fois plus riche que celle des périodes antérieures car les instruments de connaissance, recensements, enquêtes diverses, littérature, travaux universitaires abondamment utilisés par les auteurs sont nombreux, et plus difficile à mener car cette richesse documentaire permet

d'évaluer la complexité des problèmes. Le lecteur sera satisfait de trouver une étude alerte et vivante de l'immigration dans la première moitié du XXe siècle. On regrettera cependant que certains aspects soient vus trop rapidement, ainsi les caractères démographiques de la population étrangère, la durable incapacité des pouvoirs publics français à définir une politique de l'immigration, le rôle des écrivains et artistes étrangers, le prestige de la France et de Paris considérés par de nombreux allogènes comme d'incomparables lieux de liberté politique et intellectuelle. A côté du portrait de Gertrude Stein, on aurait aimé voir les noms de Miller et d'Hemingway. Pour prendre deux exemples fort différents, on notera l'absence de développements sur la mode russe - cabarets, romans, maisons de couture... - si importante dans l'imaginaire de l'entre-deux-guerres, et sur l'action des étrangers au sein de la Résistance. Plus encore, on est étonné de la place réduite, une trentaine de pages, réservée à la période qui suit 1945. Certes, les auteurs posent de précieux jalons dans ces quelques pages, donnent les chiffres essentiels et évaluent bien le poids des problèmes actuels, mais, dans le faible espace qu'ils occupent, ils ne peuvent approfondir leur étude qui, d'ailleurs, s'intitule modestement "Postface. Pour une introduction au débat contemporain" (1). Ce débat capital méritait plus;

Il n'en reste pas moins que *la Mosaïque France* est un bon livre qui réussit à traiter avec honnêteté et générosité un sujet délicat, ne cache la difficulté et parfois le drame des relations entre individus d'origine différente et ne ferme pas la porte à tout espoir; Pierre Goubert termine sa préface par cette juste formule: "Espérer en l'homme est bien difficile, mais pourtant indispensable".

Janine PONTY, *Histoire des travailleurs polonais immigrés en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, 474 pages.

S'il était nécessaire de justifier l'existence des thèses de doctorat d'Etat en histoire, il suffirait de citer le livre que Janine Ponty a tiré de sa propre thèse, une fois celle-ci abrégée. L'intérêt du sujet et ses résonances actuelles, la rigueur de la méthode, la richesse des résultats livrés au lecteur, tout concourt à faire des *Polonais méconnus* un ouvrage important. C'est aussi un bon exemple d'étude totale qui ne laisse guère subsister de zone d'ombre: tour à tour sont passés en revue les grands choix politiques qui conduisent la France à faire appel aux Polonais après la Grande Guerre, la réglementation et notamment la convention du 3 septembre 1919, pierre angulaire de l'immigration polonaise, les conditions de recrutement et de voyage, la répartition des nouveaux venus dans l'espace français, leur difficultés dans les entreprises, agricoles, minières ou

(1) Les erreurs sont quasiment absentes du livre. On relèvera cependant que les villes de Cannes et d'Antibes n'ont jamais fait partie du comté de Nice (p. 341).

industrielles, les comportements démographiques, la vie privée, le logement, la nourriture, l'école, les choix religieux, les relations avec les Français, la délinquance... L'auteur, qui sait manier les sources classiques, archives, journaux, livres anciens, se montre aussi ouverte à l'histoire orale et aère sa démonstration par de précieux récits de vie ; scrupuleuse, elle a appris le polonais pour dépouiller les sources conservées dans le pays d'origine des immigrés ; précise et scientifique, elle apparaît aussi attentive à l'humain et ouvre d'intéressantes perspectives aux marges de la psychologie sociale.

Janine Ponty confirme certaines conclusions auxquelles étaient déjà parvenus d'autres historiens, ainsi la réserve et parfois l'hostilité du milieu français à l'égard des étrangers, la vigilance des autorités de Paris en matière de religion et d'école, le plus grand libéralisme dans le domaine de la vie associative, la lenteur de l'ascension sociale. Elle approfondit substantiellement d'autres acquis de la recherche : les conditions d'accueil qui apparaissent meilleures à la campagne, la volonté d'encadrement des immigrés par le gouvernement de Varsovie, politique pour laquelle est proposée une chronologie, l'histoire de la Société générale d'immigration, entreprise vouée au recrutement de la main d'oeuvre étrangère. Enfin Janine Ponty apporte nombre de renseignements inédits : jusqu'à son étude, la masse polonaise, mis à part le cas des "Westphaliens", était considérée comme un ensemble uniforme : J. Ponty souligne le poids des origines régionales. Autre révélation ; "il semble bien que le pire ennemi de l'ouvrier étranger ne soit pas l'employeur, mais les autorités politiques et surtout les rouages administratifs" (p. 384). On peut mesurer l'intérêt d'un livre à sa capacité de prendre, arguments à l'appui, le contre-pied des idées reçues.